This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

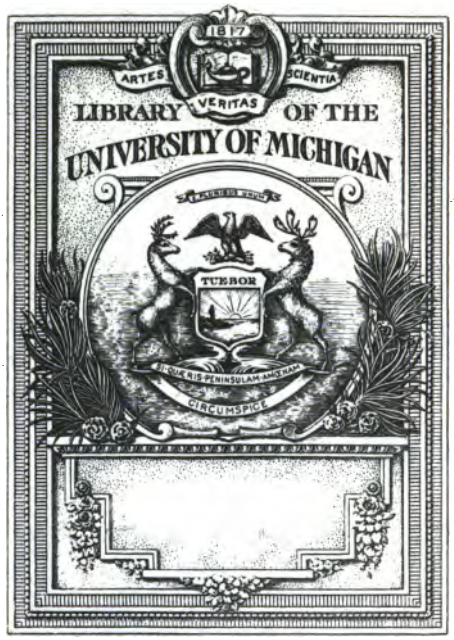
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 939,504



RECEIVED IN EXCHANGE
FROM
U. of M. Law Library

848
M5350
C45

ÉDOUARD CHAMPION

Le Tombeau
de Louis Ménard

MONUMENT DU SOUVENIR

ÉLEVÉ PAR

Mme Juliette ADAM, MM. Léon BARRACAND, Maurice BARRÈS, Marcelin BERTHELOT, Gaston BOISSIER, Paul BOURGET, Henri CHANTAVOINE, Jules CLARETIE, François COPPÉE, Alfred CROISET, GÉRÔME, Fernand GREGH, Vicomte de GUERNE, Edmond HARAUCOURT, José-Maria de HÉRÉDIA, Henri HOUSSAYE, HUYSMANS, Eugène LEDRAIN, Charles LE GOFFIC, Jules LEMAITRE, Pierre LOUYS, MARILLIER, Comte R. de MONTESQUIOU, Pierre de NOLHAC, Gaston PARIS, Frédéric PASSY, F. PILLON, Pierre QUILLARD, Henri de RÉGNIER, C. RENOUVIER, Albert SOREL, Albert VANDAL, M. de VOGUÉ, WALLON, etc., etc.

Accompagné du portrait de Louis Ménard
par René Ménard

PARIS
HONORÉ CHAMPION, LIBRAIRE
9, Quai Voltaire, 9
1902

LETTRE-PRÉFACE

à Maurice Barrès

> Il faut bien que quelque fidèle, en ces temps de tumulte où les cris enroués de la place publique ne se taisent jamais, vienne réciter tout bas sa prière à l'autel de la poésie.
>
> GÉRARD DE NERVAL.
>
> *(à propos d'Henri Heine.)*

CHER MAITRE,

Sainte-Beuve, dans un roman que vous avez si judicieusement nommé « le plus énervant des chefs-d'œuvre », et que j'aime comme vous l'aimez, pour le lyrisme de ses

---

Voir l'*Avertissement* placé en tête du *Tombeau*

larges périodes, pour l'harmonieuse unité de ses aspects voluptueux et mystiques, prête au chaste héros de son histoire amoureuse et monacale quelques-unes des idées saines qui lui étaient à lui-même les plus chères. « Tout ce qu'il y a de grands hommes ça et là étouffés, énonce-t-il, me semble composer un chœur mystérieux, muet dans son nuage, avare de ses soupirs ; c'est un autre Panthéon funèbre, un limbe inénarrable qu'habitent ces grandes et méritantes âmes des mortels inconnus...»

Et sa pensée pieuse se propose d'élever un autel reconnaissant aux illustres ignorés, « à cette élite infinie que ne visitèrent jamais l'occasion, le bonheur ou la gloire ! aux fleurs des bruyères ! aux perles du fond des mers ! à ce que savent d'odeurs inconnues les brises qui passent ! à ce que savent de pensées et de pleurs les chevets des hommes. » Si l'on allège cette formule des

faux brillants dont Sainte-Beuve s'est plu à la décorer, si l'on y exclut le romantisme verbal, la pensée de justice littéraire qu'elle signifie en demeure excellente et des plus typiques. Car Sainte-Beuve, toujours, conserva comme une passion attendrie pour les humbles. Parallèlement à la médecine et à l'anatomie, penché sur les dissections patientes, il avait apprit l'art de pénétrer les beautés intimes qui se cachent souvent dans les livres qu'on méprise et qui vieillissent, poussiéreux. Les maîtres, pensait ce redresseur de torts, en son esprit lumineux et accueillant, se complètent parfois par les *poetae minores,* analystes plus subtils et délicieux de raffinement. Les interprétations diverses d'un même problème sont précieuses. Et il était très éloigné de considérer comme négligeables les vues de ceux-là qui eurent seulement du talent, parce que leur méthode et leur

propre nature firent qu'ils connurent des détails, des subtilités qui échappent à l'homme de génie, condamné à dominer, à planer dans les hauteurs. En même temps qu'il notait dans l'abbé Prévost la tristesse de ces renommées jadis brillantes, « belles aujourd'hui de la beauté d'un cloître qui tombe », Sainte-Beuve, merveilleusement cérébré, pouvait tirer d'un oubli injuste les mouvements étranges, les pensées moroses, les paysages divins dont Senancour peupla son *Oberman*. A propos même de cet ouvrage, qui fait peut-être le plus honneur au romantisme, il eut des pensées louables. Présentant ce double mérite d'être bien raisonnées et de convenir fidèlement au sujet que je traite, je m'éviterai, en citant ces lignes, la gêne d'en chercher d'autres. Et leur âmertume semblera aussi bien d'un observateur contemporain attristé.

« Nous vivons, écrit donc Sainte-Beuve,

dans un temps où la publicité met un tel empressement à s'emparer de toutes choses, où la curiosité est si indiscrète, la raillerie si vigilante et l'éloge si turbulent, qu'il semble à peu près impossible que rien de grand ou de remarquable passe désormais dans l'oubli»... Mais, ajoute-t-il, « cette fièvre de publicité, cette divulgation étourdissante, a eu surtout pour effet de fatiguer le talent en l'exposant à l'aveugle curée des admirateurs, en le sollicitant à créer hors de saison ; elle a multiplié, en les hâtant, l'essaim des médiocrités éphémères, tandis qu'on n'y a pas gagné toujours de découvrir et d'admirer sous leur aspect favorable certains génies méconnus.... L'homme dont nous avons à parler en est un grand exemple... »

Si la remarque du critique des *Lundis* n'avait à cette époque rien d'exagéré, combien aujourd'hui, sur ce même sujet,

nos doléances seront plus sincères et plus vives encore ! Car au temps de Sainte-Beuve, du moins, malgré les passions politiques aussi encombrantes que de nos jours, des voix autorisées avaient des paroles révélatrices. Sauf M. de Chateaubriand, trop fier pour s'abaisser à penser à autrui, tout occupé à s'inventer des douleurs, les grands hommes d'alors ne faisaient point cimetière autour d'eux. Sainte-Beuve, qui domine et résume magnifiquement toute cette époque, avait présenté à ses contemporains la pléïade exquise des poètes du XVIe siècle. Il écrivit l'histoire de cette austère communauté pensante retirée dans la solitude fleurie de Port-Royal des Champs. Il n'oubliait pas en ses critiques les humbles bien doués comme Georges Farcy. Et, à côté des exagérations dont fut coutumier M. Hugo, trouvant que le plus bel éloge qu'il pût faire de son admirateur Charles

Bataille était de lui écrire : *Vous ne vous nommez pas Bataille, mais Victoire* (1), n'est-il pas vrai que M. de Latouche en publiant les poëmes d'André Chénier, faisait œuvre pieuse ? Sans doute, il lui arrivait parfois de confondre ses propres vers avec ceux de notre délicieux grec André; mais, voyez son zèle à courir chez les libraires Baudouin, éditeurs de Marie-Joseph Chénier, dès qu'il apprend qu'on leur avait, « par convenance et comme assortiment de magasin, proposé d'acheter un volume de vers composés par un frère inconnu. » Plus tard, dans la *Revue des Deux Mondes*, George Sand faisait un commencement de renommée à l'auteur du *Centaure* et par la révélation de quelques proses délicieuses et graves de Maurice de

(1) A quoi, conte-on, Ch. Bataille répondit : « Vous vous trompez, cher Maître, c'est ma bonne qui se nomme Victoire.... »

Guérin, hâtait ainsi la renaissance de cette beauté simple et vraie, dont M. Renan devait un jour nous entretenir du haut de l'Acropole. Et comme les frères de Goncourt, en leurs intimité clandestine, lisaient les petits auteurs du XVIIIe siècle dans les éditions rares, reliées de maroquin aux tranches dorées, il leur arrivait de trouver, avec la complicité de ces vieux livres, les formules d'un art nouveau.

Il semble qu'on se soit désintéressé aujourd'hui de ces recherches littéraires et qu'on en veuille laisser la généreuse surprise aux historiens à venir.

Le public contemporain, d'ailleurs, qui prête une attention soutenue à l'histoire généalogique des comédiens, à l'agileté de singes bien éduqués, à la poésie belge, aux courses de vélocipédes, ne daignerait pas seulement remarquer ces sortes d'exhumations de génies méconnus.

Le récent succès de *Quo Vadis? roman* insipide et *des temps néroniens*, prouve assez la suprématie de la toute puissante Réclame. A voir comme l'esprit des foules impures, à voir comme l'entendement humain se laissent aujourd'hui orienter par les réclames imprimées ou portatives, par les annonces versifiées, par les hideuses affiches, on croirait aisément que le goût a disparu de France, le goût, cette qualité subtile et merveilleuse qui, jusqu'alors, avait été comme l'apanage de notre race. Les courtiers de publicité tendent à annihiler toute critique. Les Barbares rétrécissent leurs jugements aux jugements stupides et étroits d'autres Barbares à la mode ou autoritaires. A notre époque, dont on vante si haut la civilisation parfaite, il en est qui s'imaginent que le divin Flaubert-Bouche-d'Or est un écrivain obscène. Et, dernièrement, dans un procès

contemporain retentissant, une *institutrice* accusant le mari de sa maîtresse, prononçait sans pudeur cette sinistre et incommensurable sottise : « Il faisait lire *Madame Bovary* à sa femme pour la pervertir ! »

Qu'elle est bienséante et qu'elle nous plaît, alors, l'indignation furieuse que Sainte-Beuve conçut comme nous, pour des motifs dissemblables, mais également écœurants et qu'il fixa d'une écriture nerveuse dans ses *Cahiers :*

« *Quand je vois, quand je lis de certaines choses, le dégoût me prend, j'ai le cœur qui se soulève, je n'y tiens plus, et volontiers je m'écrierais avec ce personnage d'Aristophane :* δός μοι λεκάνην, *donnez-moi le bassin ! — donnez-moi la cuvette !* »

*
* *

A cette religion cynique de la Bétise,

beaucoup, désireux sans doute de la perfection, ont joint le culte de l'oubli. Pour un Jean Lombard, dont on restaure la renommée, que de grands ignorés qui mériteraient une auréole de gloire ! que d'hommes inconnus dignes de ces lauriers dont Athènes couronnait jadis les poètes et les généraux victorieux !

On ne soupçonne guère l'existence de Gérard de Nerval, délicieux Parisien d'Orient, que par le voile mystérieux dont les Parques ont enveloppé sa mort brutale. Et qui sait quels artistes délicats furent Saint-Cyr de Raissac, poète, — Albert Samain qui a mené nos rêves mélancoliques *Au Jardin de l'Infante* et dont l'œuvre n'est comparable en beauté rutilante et sonore qu'aux strophes glorieuses de M. de Hérédia — Joseph Capperon, critique artiste, qui aima le Beau et le fit aimer — Emmanuel Signoret, le plaintif

élégiaque, « qui avait sculpté dans son âme la vision des civilisations parfaites, et avait orné Minerve d'une couronne de fleurs simples cueillies sur les routes, dans les précipices, dans les profondeurs des mers et des âmes humaines ? » Hormis quelques rares fidèles, qui les honore, ceux-là ? Mais qui honore aussi l'auteur de *Patrie-Élue*, Paul Guigou, poète troublant, interrompu trop tôt dans son œuvre créatrice et qui, par la faute d'une Fatalité criminelle, ne put laisser qu'une esquisse inachevée de son génie. De seuls initiés récitent ces vers exquis, peinture exacte de notre état d'âme, à nous, adolescents, à peine ouverts à la vie :

Il était anxieux des rencontres fatales,
Peureux de l'aventure en l'ivresse de mai,
Il aimait trop l'amour, et n'avait pas aimé,
Mais pleurait, écoutant les flûtes nuptiales...

Et celui-là, de même, disparut sans gloire, Jules Tellier, disciple de Sénèque, ironiste

désabusé, qui pratiqua cette amère et sage doctrine de la Résignation. Ses vers, gracieux et robustes, à la manière des anciens, exigent en vain une place d'honneur dans les anthologies françaises. Pour ses proses, d'une harmonieuse et grave raison, encore admirables auprès du *Centaure* ou de la *Bacchante*, elles ne sont pas moins méconnues.

Aussi bien que tous ces malchanceux des lettres, notre grand philosophe poète Louis Ménard fut ignoré. Et il ne le fut pas seulement des « thés de cinq heures », des hommes du monde, des journalistes élégants ou des admirateurs de M. Ohnet. Il le fut aussi, pour parler vieux, de beaucoup de «princes de la République des Lettres ». La preuve la plus parfaite s'en trouvera dans ce billet que m'adressa l'un de nos contemporains consultés, membre de plusieurs assemblées illustres, arrivé à cet âge,

comme Royer-Collard le déclarait au grand Vigny, où l'on ne lit plus, mais où l'on relit :

Monsieur,

« *Vous me parlez de Louis Ménard. Je* « *n'ai connu personne de ce nom. Je ne puis* « *par conséquent parler de ses œuvres* « *etc...* »

Je n'attacherai aucun commentaire à la saveur et à l'ingéniosité de cette lettre. Le témoignage est, de lui-même, assez parlant. Qu'on me laisse toutefois assurer, — il en est besoin — que je ne pratique point ci ce qu'on a nommé le *fumisme*...

A ce que Louis Ménard, glorieux écrivain français, ait été ainsi méconnu, il y eut plusieurs raisons.

La première serait qu'il avait plus que du talent, presque du génie.

Et si l'on considère d'abord la rareté de cette sorte d'hommes supérieurs, et ensuite le dédain cynique du public à leur égard, peut-être alors aura-t-on soulevé le voile de cette énigme.

Puis, ses pensées élevées et d'un autre temps, l'exilaient aussi de la vulgarité ignorante du nôtre.

Amoureux de toutes les religions, parce que toutes sont des symboles de force, d'énergie, de beauté idéale, il avait su, comme les alexandrins disciples d'Origène, concilier l'amour de tous les Dieux. L'humanité ne s'est jamais trompée, pensait-il. Tous les cultes sont vrais. Mais comme ils ont, selon lui, une fin morale et artistique, la religion vers laquelle montaient son encens et ses prières, c'était la plus pure,

la plus harmonieuse entre toutes, la plus féconde en chefs-d'œuvre et en actions sublimes, la religion du Beau et de la Force : le polythéisme des Grecs.

Avec une ironie sacrilège, mêlée de regrets attendris, Henri Heine proclama la mort des dieux, la ruine et la désolation de leur Olympe. Pour Ménard, le paganisme est éternel. Rien n'est vil dans le paradis de Zeus.

Sans relâche, il sacrifia donc aux dieux de son Panthéon. *Prêtre du Beau*, écrit quelqu'un ; *moine grec*, comme Stendhal le dit de Saint-Nil ; *prestre païen,* selon la naïve expression de Fontenelle en son exquise Histoire des oracles : Louis Ménard a été tout cela. Il sut faire renaître en son âme contemporaine toutes les vertus antiques. Ce fut le dernier fidèle d'une religion morte, l'hiérophante suprême, gardien des trésors, à qui fut confié le

dépôt sacré des traditions religieuses, l'héritage du passé qui doit être transmis à l'avenir.

Ce théologien grec, « né deux mille ans trop tard », comme l'a constaté Théophile Gautier, ne pouvait plaire aux esprits modernes, amateurs et partisans de cette civilisation qu'il déclarait barbare. Il en coûte d'écrire l'apologie du polythéisme à l'aurore du xxe siècle.

Louis Ménard, qui voulait bien admettre toutes les divinités dans son Panthéon, et qui s'inclinait pieusement, avec des prières mêlées d'offrandes, devant « ces linceuls de pourpre où dorment les dieux morts », refusa cependant de sacrifier à la seule déesse honorée de nos contemporains : la Mode.

Car il pensait d'elle avec raison, comme La Bruyère, « que c'est une chose folle et qui découvre notre petitesse ».

Il savait bien que l'antiquité qui plaît à l'énervement, à la licence de notre époque irrespectueuse, c'est la peinture bien fardée et très fausse des mœurs des courtisanes, l'amour surnaturel de juives violentes ou de jeunes éphèbes. Mais il s'arrêtait à l'histoire touchante de Pénélope, à la chaste aventure de Nausikaa, à l'amour désolé d'Ariane voyant au loin la trirème de Thésée enfler ses voiles « sur la mer violette ».

L'auteur du *Polythéïsme héllénique* préférait l'étude des symboles aux déshabillages nocturnes et minutieux des courtisanes. A son *Banquet d'Alexandrie* il n'y a que des philosophes qui dissertent avec d'autres sages.

Historien des Grecs de l'antiquité, commentateur enthousiaste de leur héroïsme contemporain, Louis Ménard était incapable aussi d'écrire l'histoire à la manière innommable de M. Edmond About. Ce

dernier eût dû s'en tenir à des feuilletons pour le peuple. Il eût peut-être évité le déshonneur en n'écrivant pas *la Grèce contemporaine*. Ce livre fut d'ailleurs un gros succès. J'ai sous les yeux l'édition de 1858, qui est la *troisième*, et si vous ouvrez le livre au chapitre consacré à *La Société*, vous y relevez, entre autres réflexions édifiantes, cette remarque qui symbolise assez bien l'esprit de l'ouvrage et se trouve page 409 : « *Les chevaux de fiacre sont très laids, mais ils ne quittent jamais le galop.* »

C'était là ce que M. About découvrait de plus notable chez le peuple Helléne. Et cela plaisait au public qu'il ne vit en la postérité de Démosthène et les descendants de Socrate que le physique de la race chevaline et les coutumes des gargotiers.

Tout assoiffé d'idéal, ardent à évoquer

les souvenirs de l'antiquité heureuse, l'auteur des *Rêveries d'un païen mystique* dédaigna ces intelligences peu développées, joyeuses de la vie, satisfaites de leur destinée. Et parce qu'il méprisa ces pensées empreintes de petitesse ou voluptueuses, pour reconstituer fidèlement tout un passé merveilleux qu'il connaissait comme s'il y avait vécu déjà une existence antérieure, pour échafauder des théories et magnifier les dieux antiques, il n'eut pas ou il eut peu de lecteurs. Il gagna du moins, il est vrai, au recueillement de sa pensée, à la hauteur et à la sagesse de sa conception de n'être accompagné dans ses excursions vers le Beau que d'une élite.

Et puis, on attache aujourd'hui quelque importance à ce qui, autrefois, n'en avait guère et passait inaperçu : l'extérieur de l'écrivain. On ne considérait jadis que la beauté morale. Le physique d'un homme,

le désordre de sa tenue ne l'empêchaient pas d'être beau moralement.

Ronsard était sourd, Scarron cul-de-jatte et La Fontaine semblait brouillé avec l'élégance.

De nos jours, ils passeraient difficilement pour d'honnêtes gens.

Ménard était un beau vieillard avec des yeux bleus. Il eût été sublime roulé dans le péplos. Mais comme il pratiquait les règles des stoïciens et qu'il était avare de ses richesses, il avait quelque négligence dans sa tenue.

Son mimi en poil de lapin, sa cravate en corde, ses chapeaux invraisemblables, ses gants de maître d'escrime, faisaient sourire.

Et on le connaissait surtout comme « un vieil homme affecté de quelque bizarrerie ».

« Il y en a aussi d'autres, qui feignant » sur cela tout ce qui leur vient en fantai- » sie, voudraient nous faire croire que

» Paul vivoit dans un antre sous-terrain,
» et que les cheveux lui tomboient jusques
» sur les talons; à quoi ils ajoûtent d'au-
» tres semblables contes faits à plaisir, et
» que je n'estime pas devoir prendre la
» peine de réfuter, puisque ce sont des
» mensonges ridicules et sans appa-
» rence (1). »

Chose grave, Louis Ménard ne savait point pourtant réparer par ses manières le tort qu'il avait d'être savant et polythéiste, ce qui fut l'art de M. Ernest Renan, devenu mondain, galant sur ses vieux jours, et s'appliquant — assure-t-on — à l'élégance. Et il manqua par là à Louis Ménard ce que l'auteur de l'*Abbesse de Jouarre* eut en trop, les suffrages, les applaudissements des femmes, reconnaissantes à ce

(1) La vie de Saint Paul, premier hermite, écrite par Saint Jérôme, traduite par Mr Arnauld d'Andilly. Paris, 1749.

vieillard bénin et obèse, des efforts inouïs qu'il faisait pour amener sur leurs lèvres un sourire et plaire à leur amour-propre flatté.

Comme ce sculpteur sublime, maître Adoniram, dont Gérard de Nerval nous conta l'histoire, « indifférent aux femmes qui le contemplaient à la dérobée et ne s'entretenaient jamais de lui », Louis Ménard vécut en toute spiritualité.

Il n'eut que des ridicules respectables, de ces ridicules dont on se sent coupable et repentant sitôt qu'on vient d'en rire.

Son image ne traînait pas comme la figure artistement coiffée de M. Renan à la devanture des photographes, entre un général et une demi-mondaine en période d'exercices.

Les rédacteurs du *Gil Blas* n'éprou-

vaient aucune nécessité de l'aller interviewer sur l'utilité de la lance dans la cavalerie.

Les fabricants d'épices ne donnaient point en « prime gratuite » la reproduction de ses traits.

A cette sorte de gloire viagère, Louis Ménard préférait une gloire plus discrète et plus durable. Il n'en obtint aucune, hélas ! Il est vrai qu'il n'en courtisa pas et fut, comme l'amant qui se résigne, silencieux. Ce vieillard s'éteignit sans avoir rien connu de ces « premiers regards de la gloire », dont parle amoureusement Vauvenargues, plus doux encore que les premiers « feux de l'aurore ».

Et pourtant, à l'égal de M. Renan, et plus peut-être que lui, Louis Ménard a été grand. Leurs œuvres sont également

discutables, parce que tous deux ne furent pas sans des partis-pris et des passions étranges, et qu'il leur arriva de confondre des réalités et des chimères. Mais, pour la vie, celle de Ménard, certes, est d'une bonhomie moins artificielle, moins compliquée.

Il ne cessa d'agir et d'écrire selon des convictions qui lui étaient propres. A défaut de mots d'esprit ou d'aimables travers, on peut citer de lui, ce qui est mieux, la force de son exemple.

Il fut plus grand encore en ce que, l'un des premiers, s'apercevant de la lourde erreur des romantiques, il retourna puiser aux sources naturelles et vraies de la seule Beauté : l'Antiquité.

Peintre du mal de René, M. de Chateaubriand avait créé un roman sorti de son imagination, plutôt qu'il n'avait décrit son état d'âme véritable et l'analyse exacte

de sa propre sensibilité. Mais, bien vite, on copia son personnage; on devint malheureux parce qu'on se persuadait être tel; on se lamenta sans cause bien digne et bien apparente : le Romantisme allait naître. Et avec lui, ne devenait-il pas évident qu'il faut toujours à l'homme une chimère? L'existence lui en est aussi nécessaire que celle de l'hygiène. Elle est la condition primordiale et perverse de son bonheur...

Chimère pour chimère, Ménard la voulut faire plus noble, la sienne, moins égoïste, moins emphatique. Bien que né au XIXe siècle, il ne se crut pas malheureux sans remède. Il se persuada que sa vie pouvait avoir une orientation différente de celle de Werther. Et puisque les temps présents ne pouvaient suffire, dès son adolescence, à sa culture intellectuelle, il se réserva, au lieu d'accepter à l'aveugle son idéal, de le choisir dignement.

Le Moyen-âge qu'on étalait alors avec profusion, pour la splendeur dorée de son héroïsme brutal, déplut à sa délicatesse. Esméralda ne l'inspira point. La bosse de Quasimodo lui répugna. A toutes ces recherches, à toutes ces brutalités, à toutes ces laideurs, il préféra le siècle de Périclès aux formes simples et pures, aux conceptions raisonnables et divines.

Comme jadis Pallas-Athénée aux yeux bleus, qui sortit toute armée du cerveau puissant de Zeus, cette pensée gracieuse naquit en Louis Ménard que le Beau seul était vrai.

M. Hugo et ses disciples avaient déraciné pour un temps tout sentiment raisonnable de l'antique. De cela, Ménard s'attrista, et parce qu'il prévoyait la queue du romantisme qui serait longue, désolante, féconde, navrante. Mais rien ne put diminuer un culte si bien arrêté en lui.

Enthousiaste sans lyrisme exagéré, il célébra l'amour des dieux et des héros, ainsi que les premiers poètes grecs, dans une langue harmonieuse et simple. — Car la recherche verbale était pour lui le signe de décadence littéraire d'une race, la preuve de décomposition d'une langue.

Certaines Lybiennes, conte une légende, dérobaient des cadavres pour les mettre en des bandelettes ointes de parfum. Leur passion était d'embaumer. — Louis Ménard aima l'antiquité comme une belle morte.

Le premier il conçut le Parnasse. Il en resta toute sa vie le théoricien savant et ignoré.

C'est l'homme qui a le plus influencé sur Leconte de Lisle, et par là même sur nos âmes modernes, atteintes du mal des illusions. Maître anonyme de la pensée de plusieurs de nos contemporains, ne fut-il pas superbe de désintéressement, cet hellé-

niste fier qui sema sans récolter lui-même ? Tout entier occupé à la sculture silencieuse de ses idées et de ses phrases, plus belles que les plus belles statues, et qui ont la grâce de ces antiques vainement mutilées par les mains violentes des Barbares, il n'obtint jamais la récompense que méritait son labeur.

Parce que je me suis dit tout cela, un jour, j'ai rêvé de prendre des feuilles volantes et d'y écrire mon sentiment. Comme le pilote Thamus qui fut convié par l'Invisible à annoncer la mort du dieu Pan, j'irai donc répandre par le monde la tristesse de la disparition d'un génie.

*
* *

Je vous dois mon cher Maître, la révélation de Louis Ménard. Il y a tantôt deux années que je le connus par vos *Taches d'Encre*, et que j'appris à l'aimer. J'avais

alors seize ans, et, généralement exclu de toutes les bibliothèques publiques, je ne pus lire que dernièrement les livres déjà rares du délicieux polythéïste.

Quand Louis Ménard disparut, j'attendais sur sa vie et ses œuvres des commentaires, connaissant de Sophocle cette vérité :

« C'est une parole antique et bien connue dans la bouche des hommes, qu'on ne saurait dire, avant qu'il soit mort, si la vie de chacun a été bonne ou mauvaise. »

Et il me souvenait aussi d'avoir annoté de mon ongle, en marge d'un vieux livre, cette sage remarque :

« C'est la destinée de tous les grands personnages et des hommes justes, d'estre plus louez et estimez après leur mort, qu'ils n'éstoient auparavant, car l'Envie ne leur survit pas longtemps. »

Mais à la mort du Maître, je m'irritai du dédain, du silence presque universel, qu'on gardait autour de l'œuvre géniale de Louis Ménard. Et puisque celui-ci couronnait ainsi sa vie, et qu'il mourait comme il avait vécu, de façon grave et silencieuse, n'était-ce point, mon cher Maître, le devoir d'un adolescent respectueux des aînés, de lui élever un tombeau, de l'y ensevelir et d'y venir suspendre des guirlandes pieuses ?

Les anciens s'imaginaient qu'en enfermant le mort dans la tombe, ils enfermaient avec lui son âme, car ils ne se séparaient pas l'un de l'autre pour vivre sous la terre la seconde vie. Et si les morts restaient privés de sépulture, leurs âmes erraient, malheureuses...

A l'âme de celui qui a beaucoup souffert, j'ai résolu de procurer le repos.

Des écrivains, consultés, m'aidèrent

dans mon œuvre pieuse et reconnaissante et dans mon Oraison Funèbre.

Le premier, cher Maître, par vos entretiens bienveillants, par vos conseils, vous m'avez encouragé et soutenu. Vous savez vous même, mieux que tout autre, l'étrange « fascination » que vous exercez sur la jeunesse : je ne vous dirai donc pas toute mon admiration pour votre œuvre graduelle et belle toujours. Je vous remercierai seulement de quelques qualités précieuses dont vous m'avez doué : le respect ancestral ; l'amour et le culte de la Terre et des Morts.

Sans doute, je fus initié par vous de bonne heure à la Beauté parfaite et à la compréhension de mon être ; sans doute, vous m'avez enseigné l'art de ne pas se mépriser soi-même. Mais surtout, vous m'avez aidé à prendre conscience des sentiments ataviques qui reposaient en moi, et

qui, sans votre aide, y dormiraient encore, comme ils reposent chez tant d'adolescents, enfouis sous une broussaille épaisse de sentiments vulgaires, nés de cet instinct que nous partageons avec la race animale.

Ainsi j'appris à aimer les anciens parce que leur culte de la Beauté s'harmonisait à cette Religion de la Mort dont M. Fustel de Coulanges nous a rapporté les usages. J'aimais le bon roi Saint-Louis dans ses pieuses prières : « Toujours, après disner, il se repousait en son lit, et pis, quand il était sus, il disait des morts avecque un de ses chappelains. »...

Avec vous, mon cher Maître, je me suis acheminé vers les tombes simples et sans ornement où dorment les grands ignorés de notre race. En ces pélerinages intellectuels, je connus Gérard de Nerval, Jules Tellier, Paul Guigou, Louis Ménard...

Tous ceux-ci ont été dédaigné. La vie leur fut lourde. Elle eut souvent pour eux un goût de cendre. Descendants de races énervées, ils souffrirent de maladies intellectuelles et connurent la mélancolie, tuberculose de l'âme. Ils connurent aussi et profondément, l'inconsolable amertume d'une vie sans gloire...

Mais qu'importe !... s'il est quelque part une seconde vie, ils revivent maintenant, le long des voies sacrées, sous des ombrages éternellement frais, avec tout ce qu'ils ont désiré et aimé ici-bas.

Leur divin masque ou la douleur, jadis, creusa des rides, resplendit maintenant d'une béatitude et d'une beauté joyeuses. Oui, qu'importe ! L'homme qui se résigne à demeurer ignoré peut jouir librement de la parfaite contemplation de l'univers. Le solitaire de l'Imitation, les pères de l'Eglise M. de Vigny le proclament : la solitude

est sainte. Celui qui geint de douleur et qui s'écrie :

Soyez béni, mon Dieu ! qui donnez la souffrance...

est un sage. Car la plus grande intelligence est la plus capable de douleur... Ils sont donc heureux, en leur Olympe reposant, ceux-là qui souhaitèrent et surent accepter ce silence qui, lui même fait partie de leur Beauté.

Ce n'est pas sur eux, Louis Ménard, Paul Guigou, Jules Tellier, de Nerval qu'il faut pleurer. C'est sur les descendants égoïstes qui ont méconnu et méconnaissent encore ce que ces humbles apportèrent chacun à l'épanouissement de l'intelligence commune.

Le premier homme qui fut trouvé mort, la face blême, les membres creusés, raidis et allongés, inspira, dit-on, à l'esprit de ceux qui le contemplaient avec un étonne-

ment plein d'effroi, le sentiment de souffrance et de pitié, l'idée de fin et d'au-delà. Celui qui n'était plus élargissait après lui l'intelligence de ceux-là qui demeuraient.

Ainsi, durant les étapes de notre race, chaque écrivain est un ancêtre intellectuel qui nous transmet des leçons et des méthodes.

De même qu'en géométrie les théorèmes se déduisent, les découvertes s'enchaînent, étroitement liées, nous sommes leurs fils, à ceux-là qui vécurent avant nous et avant nous, le long des siècles, eurent le souci de penser. Jamais une forme ou une force ne se perdent ici-bas : tout se transforme, tout se continue. Nous mettons chaque jour « les pas dans les pas » de nos prédécesseurs, de tous ces écrivains grandioses ou méconnus qui ont aidé à l'édification des assises intellectuelles de l'humanité.

Ils ont fait luire sur nous-mêmes une lumière qui ne s'éteint jamais.

Et s'il arrive parfois que l'homme sente en lui comme un legs d'existences antérieures qu'il imagine siennes, ce sont alors les ancêtres obscurs de sa pensée qui chantent en lui.

Ecoutons M. Jules Soury :

« Le respect, en quelque sorte filial, de
» nos anciens maîtres, de ces pères de
» nos intelligences, n'est pas seulement la
» justice : c'est aussi, à mon sens, le plus
» doux des devoirs. La source où ces sen-
» timents s'alimentent est une tendre et
» pieuse reconnaissance envers ceux dont
» nous tenons toute existence spirituelle.

» De même que nous sommes la conti-
» nuité de nos parents, de notre père et de
» notre mère, de qui nous tenons l'être,
» dont les âmes et les corps vivent encore
» en nous et par nous, et qui mourront

» enfin tout entiers avec nous, nous nous
» sentons aussi les enfants de cette famille
» d'esprits défunts dont les pensées, les
» rêveries même, n'ont plus d'échos que
» dans nos cœurs, agrandis et sanctifiés
» comme des temples par ce culte des
» ancêtres.

» Nous savons par nous-mêmes com-
» bien ils ont souffert et durement expié
» la vie qui leur fut transmise. Nous les
» honorons et nous les adorons comme
» des divinités, victimes de leur amour
» pour nous, qu'ils n'ont souvent pas
» connus, mais qu'ils ont aimés jusqu'à la
» mort.

« Nous leur offrons chaque jour le sacri-
» fice qu'offre le prêtre à son Dieu.

« Nous croyons que ces morts revivent
» en nous qui, à chaque instant, devenons
» ce qu'ils sont devenus — des ombres qui
» passent — et, devant l'insondable hor-

» reur de l'univers et de la vie, nous nous
» prosternons, éperdus, vaguement conso-
» lés de savoir que notre vie n'a pas été
» plus heureuse ni meilleure que celle
» qu'ils ont vécu ; que nous avons travaillé
» et souffert comme eux ; que, comme eux,
» nous mourrons en jetant dans l'abîme
» un cri de détresse que notre existence,
» à tout prendre, n'a été qu'une lente des-
» truction, une lutte, une agonie, mais
» qu'au moins nous n'avons jamais cessé de
» les aimer, et que, par delà les temps,
» jusqu'à l'heure de l'anéantissement de
» toute mémoire et de tout souvenir, nous
» sommes restés unis dans la communion
» des vivants et des morts. »

Il convenait, mon cher Maître, qu'avant de vous quitter, nous bercions notre esprit au rhythme voluptueux des graves et fortes pensées du sage.

Voilà bien, résumé dans une éloquence

admirable, l'enseignement que je vous dois et que j'ai tout entier puisé en votre œuvre. Je vous offre donc mon livre en remerciement de cette religion des Morts dont vous m'avez appris les prières, et pour votre beau mépris de la foule, qui elle-même dédaigne les plus méritants, et se refuse à honorer ces bienfaiteurs suprêmes de son intelligence.

Edouard CHAMPION.

1901

Le Tombeau

de Louis Ménard

... C'était une coutume, à la fin de la cérémonie funèbre, d'appeler trois fois l'âme du mort par le nom qu'il avait porté. On lui souhaitait de vivre heureuse sous la terre. Trois fois on lui disait : « Porte-toi bien ». On ajoutait : « Que la terre te soit légère ». Tant on croyait que l'être allait continuer à vivre sous cette terre et qu'il y conserverait le sentiment du bien-être et de la souffrance ! On écrivait sur le tombeau que l'homme reposait là ; expression qui a survécu à ces croyances et qui, de siècle en siècle, est arrivée jusqu'à nous. Nous l'employons encore, bien que personne aujourd'hui ne pense qu'un être immortel repose dans un tombeau.

FUSTEL DE COULANGES.
(La Cité Antique.)

... Et ceux qui l'ont connu pleurent sur son tombeau.

André CHÉNIER.
(Fragments d'Elégies. XVIII.)

AVERTISSEMENT

Les lettres qui suivent auraient dû paraître à la fin d'un gros livre que nous écrivons sur Louis Ménard. C'en aurait été le complément, la partie, qui dans les œuvres généalogiques, s'intitule : *preuves de noblesse* et *pièces justificatives* dans les travaux d'histoire.

Si nous nous décidons à publier aujourd'hui ces lettres à part, c'est qu'il nous a semblé inutile de retenir plus longtemps sous des voiles qui le cachent ce *Tombeau*, si pieusement bâti de toutes les forces de notre amour. Nous avons comme excuse pour le faire qu'il n'est pas rare qu'un volume de table paraisse avant la

publication de l'ouvrage sur lequel il renseigne.

Ce premier devoir rempli, nous aurons ainsi le loisir d'écrire à tête reposée sur le noble sujet dont nous sommes pleins et sur lequel il nous arrive, grâce à des gens aimables qui seront connus plus tard, des documents nouveaux et de premier ordre.

Quant à la lettre-préface que nous avons écrite à Maurice Barrès au commencement de cet ouvrage, si elle est autant une Oraison funèbre que l'Apologie des Méconnus, du moins n'est-elle en aucune façon une notice explicative et biographique. Nous nous réservons d'étudier le digne et merveilleux écrivain que fut M. Louis Ménard dans notre ouvrage en préparation qui s'intitule précisément : « **Essai sur la vie, l'action et l'influence littéraires de Louis Ménard**, d'après ses œuvres, sa correspondance et ses contemporains. »

Et, maintenant, il nous semble convenable de remercier les écrivains qui ont bien voulu s'associer à notre œuvre pieuse.

En rendant au Mort l'hommage suprême qui lui était dû, ils ont fait œuvre bienfaisante et digne d'eux. Je les prie de bien vouloir trouver ici l'expression la plus sincère de ma reconnaissance empressée.

Pour nos contemporains avertis cependant du but très digne et très reconnaissant que nous visions dans notre œuvre, et qui, sollicités plusieurs fois, ont négligé de nous répondre, nous avons trouvé une parole de Sophocle qui les flagelle assez bien : « Cette Tombe privée d'honneurs leur sera fatale. »

Le Tombeau

de Louis Ménard

LETTRE DE M. WALLON

Monsieur,

J'ai connu Louis Ménard au collège royal Louis-le-Grand où j'étais entré, au sortir de l'Ecole Normale en 1834. Il était un des élèves auxquels j'enseignais l'histoire ancienne dans les classes de sixième et de cinquième. J'ai encore dans ma mémoire sa figure d'enfant, petit, de bonne santé, de bonne humeur, l'œil vif, les joues roses — fort en contraste avec ce que je l'ai vu plus tard, si maigre, si fatigué ! Il m'avait intéressé beaucoup par sa gentillesse et ses heureuses dispositions pour l'histoire.

Je l'ai revu à l'Ecole Normale où j'étais devenu maître de conférences, et lui-même avait gardé un bon souvenir de moi.

Il me pria de lire ses premiers essais sur l'histoire ancienne et je ne pus pas lui dire que j'en partageais beaucoup les tendances ; mais je m'intéressais toujours à lui et je fus heureux quand j'appris qu'il avait trouvé à l'Hôtel de Ville une position qui assurait son avenir. Je le rencontrais quelquefois avec plaisir et je regrette de ne l'avoir pas vu davantage.

J'apprendrai de lui par vous plus que je ne vous en ai dit.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

WALLON.

LETTRE
DE M. MARCELIN BERTHELOT.

J'ai été lié avec Louis Ménard, aux jours lointains de notre jeunesse. Historien, philosophe, peintre, chimiste, poète — il était dans les ordres les plus divers l'espoir de sa génération et il a tenu les promesses de ses origines.

C'était en même temps un esprit élevé, dévoué à la démocratie et à la civilisation, qu'il concevait sous les formes absolues de l'antiquité grecque et auxquelles il est resté fidèle jusqu'au bout, et sans défaillance.

Sa trace restera surtout dans son œuvre de poète, œuvre peu étendue, mais d'une perfection accomplie.

Marcelin BERTHELOT.

LETTRE DE M. FREDERIC PASSY

Monsieur,

J'ai été en effet au collège le camarade de Louis Ménard, et, quoique sur un certain nombre de points, nous eussions des idées fort différentes, nous sommes toujours restés en bonnes et affectueuses relations jusqu'à la fin de sa vie.

C'est à moi, qu'à une époque déjà lointaine, ne prévoyant pas qu'il dût survivre à sa fille, il avait demandé, dans le cas où madame Ménard et lui viendraient à mourir avant qu'elle n'eût atteint sa majorité, d'en accepter la tutelle.

Je connais à peu près toutes ses œuvres, depuis son *Prométhée délivré*, écrit à la sortie même du collège, et un peu sous l'inspiration de Laprade, si je ne me trompe, jusqu'à ses *Rêveries d'un païen mystique*, ses études sur la philosophie grecque, et les si remarquables, quoique parfois étranges, ar-

ticles, qu'il donna pendant un certain temps au *Messager de Paris.*

Il avait, vous le savez, touché pour ainsi dire à tout, et souvent avec supériorité. Chimiste, et chismiste sérieux, peintre, sculpteur, poète, helléniste de premier ordre, c'est surtout peut-être, comme prosateur et comme critique d'art qu'il a excellé. Sa prose est l'une des plus belles, des plus élégantes, des plus fermes et des plus simples, en même temps, que je connaisse. Et rien ne peut rendre le charme d'une visite faite sous sa conduite dans un musée ou dans une exposition, ou d'une libre conversation sur les monuments, les statues et les symboles de l'antiquité : le tout, je dois le redire, pour ne pas avoir l'air de faire un éloge banal, mêlé d'étrangetés et de paradoxes, tantôt inconscients et sincères, tantôt comme il arrive fréquemment aux causeurs brillants qui ne répugnent pas à étonner leurs interlocuteurs, quelque peu volontaires, au début tout au moins.

Vous faites appel, Monsieur, à propos de Ménard, à mes souvenirs de collège. Ils sont bien lointains ; je ne dis pas bien effacés :

ils sont au contraire, très présents ; mais je ne crois pas qu'ils aient grand intérêt pour le public.

Ménard était un très bon élève, d'une figure douce et charmante, qu'il avait encore quelques années plus tard, après 1848, lorsque, devenu, en paroles du moins, révolutionnaire farouche, il se promenait drapé à la grecque dans son manteau, en mangeant démocratiquement des pommes de terre frites dans la rue.

Mais, au collège, il n'y avait en lui, non plus qu'en la plupart d'entre nous : Feuillet, Cousin et autres, rien d'extraordinaire et de digne d'être noté. Nous étions un certain nombre de bons camarades, nous disputant sans envie les premières places et, à côté des devoirs réglementaires, échangeant les uns avec les autres quelques pièces de vers, dont ne s'effarouchait pas l'œil bienveillant des maîtres d'étude et du proviseur lui-même.

Je crois qu'il m'en reste quelques-unes. Mais, quoiqu'elles ne fussent pas tout à fait sans valeur, je ne pense pas qu'il y ait lieu de les

transmettre à la plus lointaine postérité (1).

Voilà, Monsieur, ce que, pour répondre à votre lettre, je crois pouvoir vous dire... Recevez mes salutations les plus distinguées,

Frédéric PASSY.

---

(1) Sur mon insistance, M. Passy a consenti aimablement à me communiquer ces curieux poèmes et, avec sa permission, quelques-uns paraîtront dans les premières pages de notre livre en préparation.

LETTRE DE M. GEROME

Monsieur,

J'ai plaisir à vous envoyer ces quelques lignes au sujet d'un de mes plus vieux camarades et amis, M. Louis Ménard.

Je l'ai connu dans l'extrême jeunesse quand j'habitais avec des confrères rue Notre-Dame-des-Champs. Nous étions de toutes races, les uns peintres, les autres musiciens, d'autres philosophes (dont Ménard), mais tous travailleurs acharnés et croyant, comme on dit, que c'était arrivé. Je pense qu'aujourd'hui tout est bien changé et je crains que ce ne soit pas pour le mieux.

Louis Ménard était très aimé dans notre petit cercle où il fréquentait souvent. C'était un esprit subtil et original, un lettré, très épris de la langue grecque.

Nous l'appelions *Zeus*.

Il était de bonne humeur, aimant volontiers à discourir, et, en réalité, il apprenait toujours quelque chose à ceux qui l'écoutaient.

A un certain moment notre petit cénacle s'est dispersé ; (1) les uns se sont mariés, les autres, pour des raisons diverses, sont allés ailleurs, d'aucuns ont changé de métier... Bref, chacun est parti, appelé autre part dans le combat pour la vie.

Depuis, je n'ai pas revu souvent Ménard, mais j'ai gardé de lui bon souvenir, car il était particulier et original.

Veuillez agréer l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

GÉROME.

---

(1) Grâce à des recherches persévérantes et heureuses nous avons pu reconstituer, aussi fidèlement que possible, ce cénacle littéraire et nous en ferons l'histoire dans notre Essai sur Louis Ménard.

LETTRE DE M. RENOUVIER

Cher Monsieur,

Je vous remercie d'avoir pensé à moi comme collaborateur de l'œuvre à laquelle vous songez.

J'étais en effet l'ami de Louis Ménard depuis quarante ans, et je n'ai pas seulement admiré ses aptitudes grandes et variées, son talent poétique, pur, élégant, son grand goût littéraire, ses hautes pensées, mais admiré et aimé son ardeur pour la justice et son dévouement à la cause du peuple.

Vous m'excuserez cependant, Monsieur, à cause de mon grand âge, si je me sens incapable aujourd'hui d'écrire une étude même assez brève du caractère et des écrits de cet ami, dont mon éloignement de Paris m'a d'ailleurs empêché depuis bien des années, de suivre les dernières évolutions intellectuelles — toujours intéressantes.

Mais je me joins de tout mon cœur à l'hom-

mage et au souvenir dont vous avez eu la pensée pieuse de recueillir les témoignages.

Agréez, cher Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

C. RENOUVIER.

LETTRE DE M. F. PILLON [1]

Monsieur,

Voici, brièvement exprimé, mon jugement sur Louis Ménard :

Ce qui le caractérise et le distingue entre les écrivains de son temps, c'est l'intelligence du génie grec, la sympathie pour la vie morale, politique et religieuse du peuple qui a créé la civilisation, ce qu'on peut appeler d'un mot, le sentiment polythéiste, — un sentiment qui était comme effacé de l'âme humaine, et qu'il a, pour ainsi dire, retrouvé et restitué.

Vous savez que le sentiment panthéiste et le sentiment polythéiste étaient, au XVIIe et XVIIIe siècles, fort étrangers à l'esprit européen, à l'âme européenne. Le théisme chrétien et le théisme philosophique faisaient alors méconnaître le rôle que ces deux sen-

(1) M. F. Pillon fut, avec M. Renouvier, le directeur de la *Critique philosophique*, où Louis Ménard publia quelques-uns de ses chefs-d'œuvre. Il resta, jusqu'à la mort, l'intime ami de notre délicieux polythéiste.

timents avaient joué, comme principes inspirateurs, en de grandes sociétés. Ce n'est qu'au XIXe siècle que l'on s'en est rendu compte. A partir de l'époque littéraire du romantisme, sous des influences diverses, le sentiment panthéiste s'est manifesté avec éclat dans un grand nombre d'ouvrages. Quant au sentiment polythéiste, personne ne se l'est assimilé au même degré et n'a contribué autant à le faire comprendre que Louis Ménard.

Il me paraît que l'on peut aisément expliquer par le sentiment polythéiste, redevenu vivant en son esprit, certaines contradictions apparentes de sa pensée en matière religieuse.

Veuillez, Monsieur, agréer l'assurance de mes sentiments sympathiques.

F. PILLON.

ENTRETIENS
AVEC M. JOSE-MARIA DE HEREDIA

Nous eûmes, à l'Arsenal et dans son atelier de poète, de longs et fréquents entretiens avec l'auteur des *Trophées*; parmi bien des anecdotes vivantes et alertes qu'il nous conta, et parmi beaucoup de jugements précieux, notre plume retint fidèlement ces notes volantes :

Je m'associe bien volontiers, mon cher Champion, m'a dit M. de Hérédia, à cet hommage pieux et attendri dont vous entreprenez de saluer la mémoire du noble philosophe-poète Louis Ménard. Mes premières relations avec le délicieux auteur du *Polythéisme hellénique* datent de chez mon maître, qui fut aussi mon ami, Leconte de Lisle. On a parfois écrit que Leconte de Lisle avait pour Louis Ménard la plus grande amitié et la plus cordiale sympathie. Ce n'est pas assez. Il semble qu'il s'y mêlait parfois un grain d'admiration. L'avis de Louis Ménard, en bien des points

poétiques ou politiques, était écouté avec respect. Et les boutades sévères de Leconte de Lisle, aussi répandues qu'elles étaient cinglantes, s'arrêtaient pourtant à ce contemporain étrange qui ne parlait que des héros grecs et paraissait participer des choses divines. Les passions de Louis Ménard et de Leconte de Lisle avaient été communes en 48; tous deux ils avaient eu de grands enthousiasmes pour la liberté ; et plus tard, au seuil de la vieillesse, ils aimaient à se rappeler les élans aventureux de leur jeune énergie. Je crois qu'ils en causaient tout le temps que leur laissait le vieil Homère. Car vous savez, n'est-ce pas, que Leconte de Lisle a commencé la traduction des premiers chants de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* en collaboration avec Louis Ménard. Il les acheva seul officiellement, il est vrai, Louis Ménard s'étant retiré. Mais il continua son œuvre dans la tradition de Ménard et s'aidant de ses conseils, car c'était à ses yeux et ce fut aux nôtres, l'homme de France qui savait le mieux la langue des Hellènes. Je ne crains pas de le dire : si Leconte de Lisle traduisait et interprétait un texte grec, c'est

qu'il en avait reçu l'amour de la bouche même de Ménard.

Dès les premiers instants de nos relations, Louis Ménard se montra ce qu'il est toujours resté à mon égard, très affectueux et très affable. J'eus avec lui un premier entretien très différent de la fameuse présentation à Baudelaire que m'avait facilité un ami. Comme je lui disais mon admiration respectueuse, le poète des *Fleurs du Mal* me dévisagea d'un air froid en me fixant de ses yeux vifs qui semblaient bien en effet « deux grains de café noir » et, m'interrompant brusquement, il me dit : « Monsieur, je n'aime pas les jeunes gens. » Puis il se tut, m'ayant tourné le dos.

Louis Ménard, au contraire m'invita bientôt très aimablement à l'aller voir, pour faire du grec et causer des grandes civilisations disparues. Je profitais souvent de la permission et, deux ou trois fois la semaine, je gagnais cette maison de la place Sorbonne dont il était propriétaire et où il occupait une sorte de mansarde, très haut, avec un balcon. L'ameublement était fort modeste : une chaise, un fauteuil, un lit. Des livres s'amoncelaient en

piles dans les coins ; des tableaux encore frais, des esquisses inachevées pendaient aux murs ; ornés de bas-reliefs et de reproductions d'antiques aux teintes vieillies ils en devenaient plus solennels. Et Louis Ménard aimait à dire qu'il vivait avec ses dieux pénates. — Le visiteur prenait la chaise : Ménard occupait le fauteuil et s'il ne pouvait le dégager de tous les objets multiples qui l'encombraient, il s'asseyait sans plus de façon sur le lit. Puis, il bourrait et allumait sa pipe. Il en rejetait la fumée presque religieusement et ainsi qu'il aurait fait une dévotion à quelque dieu de son Olympe. La fumée montait en de régulières spirales, comme de ces cassolettes d'encens qu'agite l'hiérophante. Après qu'il nous avait montré ses dernières peintures, Louis Ménard prenait un livre, vieil in-folio, à la reliure fatiguée, Homère, Anacréon, Théocrite ou Porphyre, et traduisait. Non seulement aucune difficulté dans le texte ne pouvait l'arrêter, mais il mettait alors dans sa voix l'expression d'une passion telle que je n'en ai connue chez aucun autre homme de notre génération. La vue seule des caractères

grecs le transportait de joie ; à la lecture, il était visible qu'il s'animait intérieurement ; au commentaire, c'était un enthousiasme. Sa face noble s'illuminait. Un mot, une phrase évoquaient en lui d'autres aventures qu'il disait. C'est ainsi qu'un passage de l'*Iliade* fit qu'il me raconta son rôle pendant la Révolution de 48. Sa mémoire était incalculable et lui permettait d'oser d'ingénieux rapprochements. Il pouvait, sans le secours d'aucun livre, établir des corrélations subtiles entre Euripide et Platon. Dans sa joie de causer des Grecs, il s'animait à tel point qu'il en oubliait alors les soins matériels de l'existence et du bien-être. Et il m'arriva, un soir d'hiver que nous expliquions l'antre de Porphyre, de lui faire tout à coup remarquer qu'il faisait plus froid dans sa chambre sans feu qu'en l'antre des nymphes.

Depuis ce jour-là, et aussi parce que j'avais refusé de lui acheter de ses toiles, il ne m'invita que rarement à continuer mes leçons de grec. Et il dit à Leconte de Lisle, en parlant de moi : « Il est têtu. Je n'en ferai jamais rien. »

Mais j'avais dès cette époque assez fréquenté Louis Ménard, pour l'apprécier très haut, comme le méritait son esprit, original et distingué. Ce fut pour moi un maître qui m'éclaira sur bien des points de l'antiquité païenne. Sans lui, assurément je n'aurais pas écrit les *Centaures* et je n'aurais peut-être jamais eu cette conception Il faut bien le dire, j'avais peu de mérite à écouter et à comprendre Louis Ménard : il parlait la même langue qu'il écrivait. Et ses phrases harmonieuses se déroulaient si doucement que la persuasion entrait en vous sans violence ; ajoutez à cela deux yeux d'un bleu halluciné qui vous fixaient et ce sourire très doux de ses lèvres plissées. Les images les plus hardies, les injustices les plus flagrantes étaient alors pardonnées. Louis Ménard nous amenait à ses idées autant par ses raisonnements que par le charme étrange dont il les entourait. Tandis qu'il avait une grande admiration pour Zeus, Jésus-Christ et Jules César, il n'avait pas assez de malédictions pour en charger Alexandre. Il défendait qu'on l'appelât *le grand* parce qu'il était, disait-il, une des

causes prépondérantes de la décadence hellénique, un des ouvriers maladroits qui avaient travaillé à la ruine de la Grèce: « Les républiques de l'antiquité, disait-il, n'étaient grandes que par l'anarchie organisée. Alexandre en changeant l'ordre des choses, détruisit l harmonie qu'il prétendait ramener. Il prépara la Grèce pour les Romains. Ce fut le plus vil des Macédoniens et le plus imbécile de tous les hommes. » Il développait cette idée, assez juste en somme, en des termes si magnifiques et il savait si bien nous communiquer son indignation qu'on ne pouvait pas ne pas charger d'anathèmes, celui qu'on se laissait aller à nommer avec lui « le plus vil des Macédoniens ». Si grande était la force de persuasion de cet extraordinaire rhéteur.

Seulement, mon cher Champion, Louis Ménard qui faisait de si beaux rêves et savait si bien les communiquer, n'était en rien le théoricien qu'il faut à une école. Grand orateur, superbe en son éloquence, dans ses colères et ses passions, il n'avait rien du professeur qui enseigne, du maître qui groupe des disciples autour de sa chaire, et les initie à sa science

minutieuse et théorique. Il avait trop d'enthousiasme pour préciser. Son influence sur nous autres Parnassiens, se marqua en ce qu'il nous donna la compréhension générale, l'amour et le regret de cette divine civilisation ensevelie sous les ruines des temples. Mais, comme il était absolument incapable de pédagogie, c'est par l'entremise de Leconte de Lisle qu'il nous transmit ses leçons. Leconte de Lisle qui avait tout le calme voulu pour descendre aux petits détails, aux précisions, eut sur nous une influence de métier, de technique, de forme. Pour les idées Louis Ménard répercutait par notre maître sur nous-même. L'influence de l'auteur du *Polythéisme hellénique* sur le poète des *Poèmes antiques* fut, je puis donc le dire, prépondérante. N'en doutez pas, elle fut sur lui plus saine, meilleure et surtout plus originale que celle d'Hugo. Victor Hugo ! C'est une espèce de gong qui recueillerait tous les bruits de tout ce qui se passe et qui les renverrait dans un tonnerre centuplé. Le génie d'Hugo est un composé, un amalgame, un mélange du génie de tous les poètes du XIXe siècle. Cela il ne

voulait pas qu'on le dise, bien que ce fût la vérité et, comme on lui parlait un jour de M. de Vigny, il répondait : « M. de Vigny ! Ah oui ! il a fait de jolis vers espagnols. » — Ceci n'est pas à l'honneur du grand poète et il nous plaît que Leconte de Lisle n'ait pas agi ainsi à l'égard de Louis Ménard. Sans proclamer très haut toute la dette qu'il devait à ce rare esprit, il lui témoigna du moins une reconnaissance suffisante en l'honorant jusqu'à son dernier jour d'une inaltérable amitié. --

Voulez-vous mon sentiment tout entier ? Ni Théodore de Banville, ni Leconte de Lisle, n'eurent d'aussi justes visions de l'antiquité que Louis Ménard.

Théodore de Banville fut un mythologue à la façon de Boucher ou de Watteau.

Leconte de Lisle voyait l'antiquité comme déjà représentée dans un bas-relief de marbre.

La Grèce de Louis Ménard fut plus vivante, plus humaine, plus active — et ceci encore atteste sa prépondérance et nous prouverait qu'en restant le plus éclairé, il fut aussi l'initiateur. Il ne devança pas seulement les

poètes. Il montra le chemin aussi à plusieurs de nos prosateurs. Ouvrez les *Rêveries d'un païen mystique ;* tout Ménard aboutit dans ce petit livre, digne de la postérité. A côté de très beaux sonnets comme *Stoïcisme* ou *Thébaïde* vous y lirez une *légende de saint Hilarion* qui vous fera dire qu'Anatole France a fait un noble usage d'un sujet si magnifiquement traité déjà par un de ses maîtres les plus aimés.

Mon cher Champion, durant ma conversation avec vous, s'est glissé soudain en ma mémoire un fantôme ami. Je suis trop honoré de sa présence pour vous la cacher. C'est un vieillard. Sa physionomie est admirable. Les yeux bleus semblent regarder très loin. La barbe est rare comme les mousses ou les lichens qui tapissent un chêne d'une essence noble. C'est un vieillard. Et pourtant ses cheveux blancs se retournent coquettement en des boucles blondes comme des cheveux d'enfant. Ce visage est contemplatif et songeur. Il évoque au souvenir une belle sculpture de bois clair, œuvre expressive et très fine d'un ingénieux artiste du Moyen âge. Voici bien Louis Ménard tel que je l'ai connu

et aimé, le voici bien tel que je l'ai admiré, hautain contemplateur, capable de s'animer seulement pour les actions dignes et les chants glorieux des magnanimes ancêtres du pays d'Hellas...

LETTRE DE M. MAURICE BARRES

Mon cher Champion,

C'est avec grand plaisir que je vous donnerai quelques détails sur Louis Ménard. Je ne puis les ordonner et écrire l'étude que je devrais à ce noble esprit. Faites de mes notes, à votre gré, le meilleur usage. Il y a une dette à payer.

C'est par Burdeau, à 16 ans, que j'ai connu d'abord l'œuvre de Louis Ménard. Dans la classe de philosophie du lycée de Nancy, il nous lisait les *Rêveries d'un païen mystique* qui sont un modèle de langue, d'ordre, d'élévation et de force.

Quand je vins à Paris, à vingt ans, je causais souvent de Louis Ménard avec mon maître Leconte de Lisle. Ce grand poète me conduisit un jour chez Polydor, humble et fameux crémier de la rue Monsieur-le-Prince pour me présenter à son vieil ami et contemporain. Depuis lors, à de longs intervalles, je n'ai

pas cessé de fréquenter Ménard. Je puis me dire l'un des rares écrivains qui essayaient de faire rendre justice à ce maître. Ne dépouillez pourtant pas mes articles; j'ai parlé de Ménard cent fois : dans les *Taches d'encre*, delà, et, il y a deux mois encore, dans le *Journal ;* je l'avais pour collaborateur à la *Cocarde ;* mais jamais, car je ne suis, je l'avoue qu'un médiocre critique, je ne lui ai consacré un article auquel je puisse utilement vous renvoyer.

Tous les parnassiens, ou, pour parler plus exactement, tous ceux qui ont subi à quelque degré la culture parnassienne, ont reconnu la haute valeur de Louis Ménard. D'Anatole France à Pierre Quillard, ils l'ont proclamée : le jour de la mort, Henri Houssaye fut seul à le saluer. On n'a guère voulu les entendre même dans les milieux lettrés, où il y a plus de gens à tempérament que de gens cultivés, plus de désordre génial que de goût pour la perfection. Philippe Berthelot, depuis des années, projette une vaste étude de Ménard (1). Cela sera, je crois, très bien. Le pauvre et délicieux homme est mort sans

(1) *Revue de Paris*. 1er juin 1901.

cette satisfaction qu'il attendait impatiemment.

Louis Ménard a été gêné de la manière la plus comique par un tas d'homonymes. Il fut à la fois un philosophe, un chimiste, un poète et un littérateur. Chimiste, il inventa le collodion qu'il présenta à l'Académie des sciences en 1846 ; mais les dictionnaires spéciaux attribuent cette découverte à un Américain nommé Maynard qui la refit en effet après notre Ménard. Plusieurs littérateurs, dont un, notamment, qui publia comme inédit du Bossuet déjà inséré dans les œuvres complètes, portent les noms de Ménard, Mesnard, Ménars, Maynard; ils n'ont pas peu contribué à embrouiller les idées du public. Il y a quelques mois, comme je vantais dans un article l'auteur des *Rêveries d'un païen mystique*, un lecteur du *Journal* m'écrivit : « Merci, Monsieur, de nous avoir donné des nouvelles, à ma femme et à moi, du joyeux compagnon qui nous a fait tant rire dans un voyage à Dieppe l'an dernier. Nous avions bien soupçonné que ce charmant garçon écrivait, car personne ne tournait comme lui le calembour. »

Comment décrire la délicatesse, la courtoisie, le négligé, l'effacement, la saveur fine, et le total manque de bon sens de ce vieillard adorable qu'aimèrent Renan, Berthelot et Leconte de Lisle. Il avait été chargé d'un cours d'histoire à l'Hôtel de Ville. Il devait cet avantage à ses sentiments exaltés d'ancien ami de Blanqui. Il fit devant un seul auditeur les plus extraordinaires leçons, où il célébrait à la fois Lourdes et la commune de 71 qu'il aimait à confondre avec l'hellénisme.

Voyez-vous, le point central d'une étude sur Louis Ménard, si vous l'écrivez, ce sera de nous faire entendre sa philosophie de l'hellénisme. Je n'y puis penser dans une si brève lettre. *C'est sur cette théorie que repose le parnassisme de Leconte de Lisle.* Retenez bien cela qu'on n'écrivit jamais et qui fait l'essentiel.

De 1860 à 1870, Louis Ménard, retiré à Barbizon, au milieu des paysagistes, ne s'occupa que de peinture. J'ai vu ses toiles, qui tapissaient son atelier ou cabinet de travail, place de la Sorbonne. Ce qu'il cherchait en art me paraît avoir été très bien réalisé par le

peintre remarquable, son neveu M. René Ménard.

Voilà des notes cursives et que je n'ai même pas le temps de relire. Adaptez-les, le mieux que vous pourrez. Il est nécessaire qu'un hommage soit rendu à ce noble aîné. Il convient qu'un très jeune homme tel que vous, mon cher Champion, affirme la solidarité ou plutôt les affinités des générations, et garde à travers des tumultes si favorables à tous les goujats turbulents, la tradition du grand goût littéraire

Poignée de main de votre dévoué,

Maurice BARRÈS.

J'oubliais de vous dire que Louis Ménard était antidreyfusard.

LETTRE DE M. PIERRE QUILLARD

Mon cher confrère,

Quand M. Jules Huret entreprit, ces années dernières, le périple des littérateurs contemporains, il connut d'étranges sauvages qui employaient des langues diverses, mais presque exclusivement composées d'injures. Ces frères survivants des Maoris et des Peaux rouges disparus feignaient de ne point entendre les questions que leur posait l'explorateur et, s'il leur parlait d'art ou de philosophie, répliquaient avec obstination : « X est une brute et Y n'a aucun talent. »

Ils refusaient surtout, en vertu d'une extraordinaire mauvaise foi, de reconnaître les dettes qu'ils pouvaient avoir envers leurs aînés et leurs contemporains. C'est ainsi qu'en cette enquête célèbre, le nom de Louis Ménard fut cité par deux écrivains seulement, M. Maurice Barrès et un autre qu'il est inutile de désigner plus expressément.

Cependant, si Louis Ménard était inconnu ou méconnu de la foule, il n'était pas ignoré de ceux qui font métier de penser ou d'écrire; et sa vie, un peu retraitée et farouche, était illustrée dès lors par une œuvre très considérable et très particulière. Depuis, bien qu'il ait tardivement occupé une chaire publique, le silence s'était accru encore autour de lui, et seuls, quelques fidèles peu nombreux accompagnèrent la dépouille du vieux maître, quand le feu libérateur réduisit en cendres ténues la chétive chair humaine où avait vécu magnifiquement l'historien des races et des dieux.

Depuis les derniers philosophes hellènes et quelques grands humanistes de la Renaissance, il s'est rencontré rarement une âme aussi capable de comprendre le monde en ses apparences et sa vialité, aussi certaine que l'homme fut infaillible en ses affirmations les plus contradictoires, aussi subtile à concilier les antinomies et à montrer, subsistant toujours sous des formes nouvelles les dieux qui paraissaient morts et les énergies qui semblaient éteintes.

Louis Ménard ne dédaignait ni la science

positive, ni l'action civique : en fouillant les archives de l'Académie des sciences, on verrait qu'il fut un chimiste inventif, et qu'il donna le premier la formule du collodion ; et il advient qu'on découvre encore parfois *Le prologue d'une révolution ;* c'est un recueil d'articles publiés dans le journal de Proudhon au moment des journées de Juin et qui valurent à leur auteur quelques années de prison, auxquelles il put se soustraire par l'exil. Tout dernièrement encore, au début de la guerre Turco-Grecque, Louis Ménard traduisait le livre de Gennadios sur l'indépendance hellénique et collaborait aussi à l'action, trop vaine, des philhellènes français.

Mais, c'est dans ses livres de poésie, de critique religieuse et philosophique et d'histoire proprement dite, que réside sa doctrine tout entière qui n'a guère varié depuis *Le polythéisme hellénique* jusqu'à l'*Histoire grecque :* les *Rêveries d'un païen mystique* en sont l'expression la plus parfaite et la plus exquise et, au sens strict du mot, un des chefs-d'œuvre de notre langue ; un conte comme le *Diable au café* résume le meilleur de la pensée du

XVIIIe siècle assez heureusement pour qu'on l'ait fait figurer par mégarde dans une édition de Diderot ; et le *Banquet d'Alexandrie* et l'histoire d'*Ondine* présentent en quelques pages, réduites à leurs propositions essentielles, dans une prose imagée et rythmique mieux que des vers, l'herméneutique stoïcienne, la genèse, la lutte et la fraternité secrète du christianisme à son aurore et de l'hellénisme agonisant.

Par une dialectique ingénieuse et puissante, il excellait à montrer l'unité de la pensée humaine, créatrice véritable de l'ordre universel, sous les divergences des religions, des symboles et des théories scientifiques. Il considérait le monde, aussi bien que la cité idéale, comme un concours de volonté libre, sans hiérarchie, aspirant, hors de toute contrainte, à un but commun. Si dans son Panthéon il admettait tous les dieux, parce que tous, en tant que représentation de la pensée humaine, sont, à leurs heures, des vrais dieux ; s'il convenait aussi qu'une fois leur temps révolu, ils se devaient coucher dans le linceul de pourpre où les enveloppe Ernest Renan, ceux

qu'il aima et exalta furent surtout les dieux helléniques, comme l'Hellas demeurait, au delà des âges abolis, sa patrie réelle. Là seulement, dans une fleur de gloire et de jeunesse, les hommes se développèrent, selon la vertu, la force et l'harmonie et, à son dernier soir, il murmura sans doute la belle invocation qui termine son livre de la *Morale avant les philosophes :*

« A ceux qui soutiennent que la civilisation énerve les races ; à ceux qui confondent l'art avec le luxe et qui, au nom de la morale, maudissent le culte de la poésie et de la beauté, on peut répondre que le peuple qui a produit les plus splendides chefs-d'œuvre de la pensée est aussi celui qui a laissé les plus grands exemples de toutes les vertus et que nous devons autant de respect à son héroïsme que d'admiration à son génie. Grâces en soient rendues à ces Dieux protecteurs, aux Dieux de la beauté, enfants de la lyre d'Homère, aux Muses, à la Sagesse antique sortie tout armée du large front de Zeus, et à la Terre féconde, nourrice des héros. »

La bouche qui prononça cette oraison fer-

vente et grave est scellée pour jamais et Louis Ménard est rentré avec les dieux qu'il vénérait dans la nuit primitive notre mère commune. Mais sa pensée, qu'il avait douée d'une vie immortelle, subsiste comme les effigies impérissables des Olympiens ; et, mystérieusement mêlée à l'existence infinie, elle commence en d'autres pensées reconnaissantes le pèlerinage éternel des renaissances et des métempsychoses.

Veuillez croire, mon cher confrère, à mes sentiments les meilleurs.

Pierre QUILLARD.

LETTRE DE M. JULES LEMAITRE

Cher Monsieur,

Louis Ménard me fait un peu penser à cette phrase de La Bruyère : « Combien d'hommes admirables, et qui avaient de très beaux génies sont morts sans qu'on en ait parlé ! »

Certes, ce n'est pas tout à fait le cas pour Louis Ménard : il eut un petit nombre d'amis et d'admirateurs fervents et qui parlaient souvent de lui. Mais enfin, il est évident que ce pur artiste, ce rare et ingénieux esprit, qui a fourni tant d'idées aux autres, n'a pas « reçu toute sa récompense ». Il est vrai qu'il ne la réclamait pas, et que même il n'y tenait pas du tout : et ce trait consomme sa sagesse et son originalité.

Jules LEMAITRE.

LETTRE DE M. PAUL BOURGET

Cher Monsieur,

Notre commun ami M. Charles Maurras ne vous a pas trompé en vous disant que j'étais un admirateur bien fervent de la poésie de M. Louis Ménard. Je me suis étonné, dans les articles qui lui ont été consacrés, de ne pas voir cités au premier rang les *Poèmes* dont la deuxième édition a paru chez l'éditeur Charpentier en 1863. Il s'y trouve une série de *Chansons allemandes* dont la quatrième qui commence :

> Tous deux, à travers la forêt profonde,
> Ils passaient, passaient. . . . . .

me semble un des chefs-d'œuvre de l'élégie au XIVe siècle.

L'*Empédocle*, l'*Idéal*, le *Souvenir*, *Crémutius cordus* et le *Panthéon*, sont cinq morceaux d'une condensation saisissante et d'une maîtrise de facture qu'aucun artiste contemporain n'a surpassé.

M. Louis Ménard avait à la fois la sobriété forte de l'expression latine et l'espèce de suggestion indéfinie des rêveurs du Nord.

La pénombre où est demeuré ce grand poète fera quelque jour la surprise des historiens littéraires.

Je vous autorise, bien volontiers, à joindre mon témoignage à ceux que vous recueillez, et vous félicite de votre généreuse idée.

Votre dévoué confrère,

Paul BOURGET.

LETTRE DE M. CHARLES LE GOFFIC

Mon cher ami,

Il y a quelque tristesse à se dire qu'un poète comme Louis Ménard aura passé presque inaperçu et que les contemporains, indifférents ou hostiles, ne l'auront point distingué du vague troupeau des imitateurs de Leconte de Lisle. Car il n'y avait rien de moins grec que Leconte de Lisle, lequel était hindou, tartare, pawnie, samoyède et yoloff à volonté, mais ne sacrifiait point aux Grâces ni à la Raison. Et ce furent les divinités de Louis Ménard. Il leur avait élevé un autel dans ses vers et, comme il ne trouva point que ce fut assez, il leur en éleva un dans son appartement, non pas pour le vain plaisir de procéder à des rites abolis, mais pour apaiser leurs mânes et les consoler du discrédit où elles étaient tombées. Ainsi les dieux d'Athènes gardaient encore un croyant. Mais ce fut le dernier et ils n'ont plus qu'à mourir...

Vous me demandez mon sentiment sur Louis Ménard ?

Je crois qu'une clarté extrêmement pure et subtile s'est éteinte avec lui et qu'il y a un peu plus d'ombre désormais sur notre occident.

Votre bien dévoué,

Charles LE GOFFIC.

LETTRE DE M. ALFRED CROISET

Monsieur,

Je reviens d'un pélerinage à Athènes, et je trouve votre lettre chez moi. Vous excuserez mon retard à vous répondre : Louis Ménard me l'aurait pardonné en raison du motif. S'il était encore temps de vous envoyer mon adhésion, je vous prierais d'accepter ce court billet comme un très sincère et très profond témoignage de mon estime pour les travaux de Louis Ménard et comme un hommage à sa mémoire.

Il a eu le grand mérite, à mon sens, non seulement de goûter en artiste la beauté de l'art grec, mais aussi, ce qui est plus rare, de savoir et de dire à quel point cette Grèce, mère des arts, est aussi la véritable initiatrice de notre esprit scientifique moderne et de notre raison européenne. Plus le monde marchera dans les voies de la science, plus il reconnaîtra que notre civilisation a ses origines

essentielles en Grèce. Louis Ménard l'a compris merveilleusement. C'est de quoi surtout j'aime à le louer et à le remercier.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments très distingués.

Alfred CROISET.

LETTRE DE M. GASTON BOISSIER

Cher Monsieur,

Je n'ai guère fréquenté Louis Ménard. Il y a quelque trente ans, je l'ai rencontré quelquefois, chez Renan et chez Havet. Depuis, il a vécu très retiré, et nos relations ne consistaient qu'en quelques poignées de main échangées dans le passage du Commerce ou sur le boulevard : l'homme m'est donc inconnu, ou à peu près.

Mais je goûte beaucoup le poète ; on a eu rarement autant que lui le sentiment de l'art et surtout de la mythologie grecque. Il a compris mieux que personne les relations des anciens dieux avec la nature. C'est vraiment un alexandrin, qui a été initié aux mystères, et qui nous en dit quelques secrets. En ma qualité de latin, je ne le comprends qu'à moitié, les Dieux de Rome ayant plus d'affinité à la nature morale qu'à la nature physique —

ce qui ne m'empêche pas d'avoir une grande estime pour lui.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

Gaston BOISSIER.

LETTRE DE M. HENRI HOUSSAYE

Monsieur et cher confrère,

... Louis Ménard est mort obscurément, comme, par dédain du monde, il avait voulu vivre. C'était un maître de l'exégèse, un helléniste, un historien, un poète, un philosophe, un grand semeur d'idées. Il a écrit la *Morale avant les philosophes*, le *Polythéisme hellénique*, *Hermès Trismégiste*, l'*Histoire des anciens peuples de l'Orient*, les *Lettres d'un Mort*, les *Rêveries dun païen mystique*. Son *Histoire des Grecs* est peut-être la meilleure qu'il y ait en France ; c'est à coup sûr la plus originale. Il a fait deux petits chefs-d'œuvre : la *Légende de saint Hilarion* et le *Diable au café*, dialogue qui parut sous le nom de Diderot, et que Diderot eut signé avec fierté.

J'ai connu Louis Ménard et Théodore de Banville, j'avais dix-sept ans, je l'ai vu bien souvent pendant quelques années. Je lui dois infiniment. C'était, comme l'a dit Socrate de

soi-même « un accoucheur d'intelligences ». Je n'ai jamais cessé de le voir. En 1894, il m'a donné les belles lettres de Leconte de Lisle que j'ai citées dans mon discours de réception à l'Académie française. Il y a deux ans, je lui envoyai *Waterloo*. Il me remercia en me donnant les *Lettres d'un Mort* avec cette dédicace : *A Henry Houssaye, élève de Thucydide, Louis Ménard, sacerdos omnium de orum.*

Louis Ménard était un solitaire ; il vivait en stylite au sixième étage de sa vieille maison de la place Sorbonne. Il dédaigna les Académies, les honneurs, la célébrité. Tout, sauf l'étude, lui semblait chimère. Comme ce Grec qui faisait des statues dans une île déserte, Ménard écrivait pour lui tout seul. C'est en quelque sorte malgré lui qu'il avait des lecteurs, des admirateurs. Il ne se préoccupait point d'en augmenter le nombre. Il s'absorbait dans cette seconde vie des écrivains où ils oublient la réalité, poètes pour vivre le rêve, historiens pour vivre le passé.

Mes sentiments distingués.

Henri HOUSSAYE.

LETTRE DE M. EUGENE LEDRAIN

Cher Monsieur et ami,

Vous me demandez mon sentiment sur Louis Ménard que j'ai connu personnellement. A mon avis, c'était le plus haut et le plus subtil des philosophes ; c'était en même temps le plus fin des artistes. Et cependant son cercueil a passé sans pompe officielle. On n'avait même pas octroyé à Ménard le ruban rouge, si libéralement distribué depuis quelque temps et qu'ont à peu près tous nos contemporains.

Qu'eût été cet homme, à Athènes, dans les jours de Périclès, ou à Alexandrie quand enseignaient Plotin et Origène ? Un des premiers de la Cité.

Il avait eu le tort de naître dans un siècle barbare où la réclame effrontée domine tout et fait les grands hommes. Ce qui manquait à cette nature indépendante et hautaine, c'était pareillement la facilité de se rompre à cer-

tains exercices, de se prêter à entrer dans un groupement quelconque. Ménard était essentiellement individualiste. Du reste je ne connais aucune coterie dont puisse faire partie un esprit distingué. Il faut avoir dépouillé tout amour du vrai et toute délicatesse pour se mettre dans un groupe connu. Qui conduit ces processions d'êtres humains? Qui mène ces troupeaux, sous quelque étiquette qu'ils marchent! Des êtres grossiers et malfaisants, dont le principal mérite est de mépriser la vérité

Ménard resta donc seul; c'était un délicat et un vertueux en même temps qu'un artiste. Voilà pourquoi aucune chamarrure, aucun habit à palmes ne se vint poser sur lui. En souffrit-il ? un peu, sans doute, mais sans vouloir en rien se relâcher de sa farouche indépendance, et sans se permettre aucun contact avilissant. Il avait vu réussir tant de cacographes qu'il se dit un jour — ce fut sa seule erreur : — « Si je faisais une candidature à l'Académie française. » Il mit à son cou quelque chose qui ressemblait un peu plus à une cravate que l'espèce de corde accoutumée. Sa première visite fut pour son vieil ami Leconte

de Lisle, lequel ne fut pas peu surpris en voyant Ménard lui tendre la main d'une façon un peu plus solennelle que d'habitude. « Sans doute, répondit le poète des *Erinnyes*, quand Ménard eut exposé l'objet de sa visite, je voterai pour toi ; cependant, permets-moi de te donner le conseil de ne pas pousser plus loin ton entreprise. » En effet, Ménard, vivant loin des salons bien qu'il fût un merveilleux causeur, Ménard, incapable d'intrigues, de marchandages, d'éloges ou de blâmes habilement distribués, n'apportait, pour appuyer sa candidature, que son immense talent.

Et puis, qui donc, même parmi ceux qui votent à certains jeudis, est parfaitement renseigné sur la littérature contemporaine ? On connaît tel dramaturge qui bat la grosse caisse et qui sonne du clairon autour de ses moindres manifestations. Mais qui jamais s'est donné la peine de chercher les perfections cachées, de découvrir et de signaler les livres exquis ?

Louis Ménard n'avait aucune chance d'aboutir dans son dessein, auquel, du reste, il renonça facilement et avec la meilleure

grâce du monde. Je ne dirai pas que dans son œuvre tout soit d'une égale valeur. Peut-être n'était-il pas fort préparé à nous raconter l'histoire de l'ancien Orient. Mais il avait publié *Hermès Trismégiste*, la *Morale avant les philosophes* et un petit volume que je n'hésite pas à placer parmi les deux ou trois livres les plus curieux et les plus jolis que ce siècle pourra léguer aux siècles suivants. C'est une chose que savoureront comme une liqueur divine les lettrés de tous les temps. Cela s'appelle : *Rêveries d'un païen mystique.* Qui n'a pas lu ces courtes pages (202) ne sait pas jusqu'à quel point de précision élégante et subtile peut aller la langue française. Et en même temps quelle harmonie ! Comme toutes ces phrases chantent sans jamais déclamer, sans qu'il y ait un seul mot qui ne soit là pour exprimer une idée, ou pour l'éclairer davantage ! C'est du Fénelon avec plus de concision, et avec toute l'inquiétude nouvelle qui est entrée depuis cent ans, depuis Rousseau et René, au cœur de l'homme. Dans *Rêveries* se lit l'invocation aux Euménides que devraient recueillir toutes les anthologies :

« O graves déesses, gardiennes des lois saintes, vous êtes la voix du sang répandu, et on vous nomme les Imprécations. Vous êtes les remords qui flottent dans les nuits adultères, et l'on vous nomme les Erinnyes. Vous réveillez la conscience endormie, vos serpents rongent la gangrène des cœurs, vos torches éclairent les âmes ténébreuses. Vous leur montrez ce qu'elles sont et ce qu'elles auraient dû être ; l'horreur qu'elles ont d'elles-mêmes les pousse dans le rude chemin de la régénération, et c'est pourquoi on vous nomme les Bienveillantes. Si vous redressez aussi les erreurs de l'intelligence, corrigez-moi, purifiez-moi, ô Vénérables, en me découvrant l'avenir. »

J'ai beaucoup connu Louis Ménard ; nous avons eu ensemble des entretiens philosophiques ; c'est à peu près de la même manière — il n'y en a pas deux bonnes — que nous jugions nos contemporains. Nos opinions sur les romanciers, les historiens et les poètes étaient à peu près les mêmes. Mais combien je regrette de n'avoir pas connu mieux de son vivant les *Rêveries d'un païen mystique* et de m'être comporté à son endroit en simple aca-

démicien ! C'est depuis sa mort seulement que j'ai lu et relu dans une flambée d'admiration le chef-d'œuvre de Louis Ménard et dans ce chef-d'œuvre la page sur les Euménides.

Maintenant, quelle fut la philosophie de Ménard ? Que pensa-t-il des religions, comment conçut-il la société ?

D'abord, était-il aussi païen que le titre de son volume semble l'indiquer et qu'il en avait la réputation ? Avait-il une si grande confiance dans la pure raison ? Sans doute, il aimait passionnément la Grèce antique dont il avait fait la patrie de son âme. Avec quelles larmes il pleure la mort des dieux anciens, le renversement de leurs sanctuaires et de leurs statues !

« Les Dieux d'Homère sont chassés de leurs temples... On fond les statues de métal, on brise les statues de marbre. La science et la poésie sont ensevelies aussi sous les ruines des temples. On brûle les bibliothèques, on disperse, on gratte les livres. Il ne restera plus rien à faire aux barbares ; on les entend gronder dans les plaines du Nord, prêts à fondre sur le grand empire, mais personne ne

songe à la résistance. On répète après les philosophes que l'homme n'a d'autre patrie que le ciel, et on livre la terre aux plus forts. Les anciens Dieux avaient sauvé la Grèce de l'invasion des Mèdes, mais les vertus viriles sont mortes avec l'antique religion. Le monde s'enveloppe dans son linceul, les lumières du ciel s'éteignent une à une et tout rentre dans la grande nuit. »

Il est vrai que c'est à la philosophie et à Socrate que Ménard s'en prend dans ces lignes exquises. N'ont-ils pas préparé la chute du vieux monde, en jetant bas les cultes nationaux, les traditions religieuses ? C'est sous leurs coups, bien plus que sous les coups des étrangers juifs qu'a succombé la patrie. Les philosophes avaient préparé la voie à la conquête en supprimant toutes les idées fondamentales de la Grèce, ses croyances, dans lesquelles elle puisait toute sa virilité.

C'est une pensée qui se rencontre à chaque page dans *Rêveries d'un païen mystique*, de telle sorte que Ménard, malgré son horreur du gouvernement d'un seul et sa participation aux journées de Juin, nous apparaît comme

un conservateur. A ses yeux, ce qui maintient dans sa puissance une nation, c'est de garder ses vieilles conceptions et sa foi première.

Et lui, était-il demeuré dans les traditions de sa race, ou bien avait-il passé au paganisme mystique des Alexandrins ? Ménard, fort mal jugé par ceux qui ne connaissaient pas ses imaginations, était un esprit actif, entreprenant, un philosophe subtil nullement gêné par aucun dogme strict, mais il n'avait rien d'anti-chrétien. Au contraire, il se montrait en toute circonstance fort respectueux pour l'essence même du christianisme. « Pourquoi, lui demandai-je un jour, vous, libre penseur, né dans le catholicisme, épousant une femme catholique, vous êtes-vous rendu au temple protestant ? » J'étalai, devant Ménard, toutes les contradictions philosophiques du protestantisme, qui est fondé sur le libre examen et qui, cependant, présente à ses adhérents, un ensemble de dogmes qu'ils doivent admettre sous peine de n'être plus de la secte. Il m'eût semblé plus logique et plus désirable qu'il se fût passé à la fois de prêtre et de pasteur.

L'explication de la singulière conduite de Ménard, en cette circonstance, nous est fournie à la fin des *Rêveries*. Il veut rester dans le christianisme et y maintenir sa femme. Mais l'Eglise catholique a la confession ; celui qui dirige l'âme d'une femme n'en est-il pas l'époux ? Or ce partage, ou plutôt cette sorte de... comment dirais-je ? — même purement spirituel — n'était pas du goût de Ménard. Voilà pourquoi, malgré toutes les lois apparentes de la logique il voulut, en son mariage, la bénédiction du pasteur. Ce qui nous semble au moins bizarre, lui parut un moyen d'éviter, dans sa maison, l'influence du prêtre, et en même temps de ne pas sortir du christianisme.

Ce n'était pas précisément la métaphysique du christianisme qui l'y attachait. « Héritier de la morale grecque, il établit la suprématie de l'âme sur les attractions du dehors. Pour lui, la vie est un combat sans trêve ; et le prix de la victoire, c'est la paix divine de la vertu. Quiconque admet cette grande morale de la lutte intérieure poussée jusqu'au sacrifice de soi-même, a le droit de se dire chrétien. »

Au fond ce qui l'attire vers la religion de

Jésus, c'est ce qu'elle contient de stoïcisme. Partout Ménard chante la douleur comme une divinité bienfaisante, laquelle trempe l'homme et le purifie. Quand il passait dans nos rues, avec ses habits râpés, ses chapeaux jaunis, dédaignant les plats exquis que sa fortune lui aurait pu procurer et cherchant les restaurants à vingt-deux sous, Ménard faisait profession pratique de stoïcisme. Il ne voulut se laisser affadir en rien par la joie des sens, maintenant son âme au-dessus des plaisirs, dans les régions pures où la pensée se respire et où l'on vit d'idéal.

Je regrette de ne plus le voir qu'en imagination et de ne pouvoir lui dire combien sa personne me manque, et combien j'admire son œuvre, une des plus originales qui se puisse rêver !

Si nous le faisions revivre, et si nous le mettions sur une de nos places publiques pour le venger un peu de ce que nous l'avons méconnu nous-mêmes, et de toutes les injustices qu'il a subies de la part des aigrefins littéraires et des critiques centre-gauche !

Vous pouvez beaucoup pour cette réparation, ô vous, les jeunes lettrés, qui représentez le désintéressement et l'enthousiasme pour les belles choses et pour les grands écrivains.

Eugène LEDRAIN.

LETTRE DE M. ALBERT VANDAL

Monsieur,

Louis Ménard fut un penseur et un grand artiste ; c'est pourquoi votre initiative est bonne et votre œuvre sera belle. Je voudrais à Ménard une place dans ce bois sacré du Luxembourg où reparaissent, en fantômes de marbre, les maîtres de l'art et de la pensée.

Veuillez recevoir, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués et les plus sympathiques.

Albert VANDAL.

LETTRE DE M. GASTON PARIS

Cher Monsieur,

Je suis très heureux que l'on s'efforce de conserver le souvenir de Louis Ménard. J'ai pour ses livres une sincère admiration. Je l'ai connu lui-même, il y a quelque trente-cinq ans, aux samedis de Leconte de Lisle ; je l'ai souvent revu depuis — bien que je ne l'eusse pas rencontré depuis une quinzaine d'années, au moins — et ses entretiens m'ont toujours charmé. Je ne puis faute de loisir, vous écrire à son sujet que ces quelques lignes ; elles n'ont d'autre but que de me permettre de m'inscrire parmi les amis et les admirateurs du poète et du penseur que nous avons perdu.

Permettez-moi cependant un souvenir qui vous intéressera. Je sais par cœur et je récite volontiers le beau « Sonnet Stoïcien » :

Sois fort, tu seras libre; accepte la souffrance
Qui grandit ton courage et t'épure; sois roi
Du monde entier, et suis ta conscience,
Cet infaillible Dieu que chacun porte en soi.

Espères-tu que ceux qui, par leur providence
Guident les sphères d'or, vont violer pour toi
L'ordre de l'univers? Allons, souffre en silence,
Et tâche d'être un homme et d'accomplir ta loi.

Les grands Dieux savent seuls si l'âme est immortelle
Mais le juste travaille à leur œuvre éternelle,
Fût-ce un jour, leur laissant le soin de l'avenir,

Sans rien leur envier, car lui, pour la justice
Il offre librement sa vie en sacrifice,
Tandis qu'un Dieu ne peut ni souffrir ni mourir.

Je le récitai un jour à Taine, qui ne le connaissait pas et qui en fut tellement frappé qu'il me pria de l'écrire, le porta longtemps sur lui, l'apprit aussi par cœur et se plaisait à se le dire à lui-même. Il avait senti la profondeur de pensée et la grandeur morale qui s'expriment dans ses vers avec autant de force que de simplicité.

Mais, je le répète, je n'ai pas le loisir, en ce moment de parler de Louis Ménard comme j'aimerais à le faire, et je ne vous envoie, en somme que ma signature, en y joignant l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Gaston PARIS.

LETTRE
DE M. HENRI CHANTAVOINE (1)

Mon cher ami,

Puisque vous m'y invitez si gentiment, je viens causer avec vous ; ne vous en prenez qu'à vous de mon bavardage.

Je n'ai pas eu l'honneur de connaître personnellement Louis Ménard, mais vous savez que je suis un grand dévoreur de livres : j'ai lu les siens. Je viens de relire à cause de vous, et pour vous ses *Poèmes* (Charpentier 2e édition 1863. Prométhée. délivré, Pygmalion, Empédocle, l'Idéal, Hellas... etc.), j'ai encore le volume sous les yeux.

Louis Ménard n'était pas seulement un poète qui a laissé de beaux vers, inconnus ou méconnus, d'une inspiration et d'une forme

(1) Il y a deux années, j'étais sur les bancs du collège, et j'avais comme maître M. Henri Chantavoine. Qu'il soit ici remercié de ses excellentes leçons et de tous les efforts qu'il tenta pour faire de nous, à son image, un délicat, amoureux des belles pensées et des formes harmonieuses de la raison.

très pures : c'était un artiste et un savant, un penseur, un philosophe, presque un mage, un sage, dans tous les cas, puisqu'il a eu jusqu'à son dernier jour, l'horreur du bruit, de la foule, et que sa mort elle-même a passé inaperçue, silencieuse.

On a dit de Louis Ménard que c'était surtout un païen et un Hellène. Ce n'est pas, je crois, tout à fait juste. Il fut plutôt un rêveur, très savant, qui avait beaucoup réfléchi sur les Destinées de l'Humanité : il la revoyait, il l'embrassait, vivante, à travers les âges ; avec elle, sous des cieux différents, de préférence sous celui de la Grèce, le plus lumineux et le plus charmant, il apportait l'hommage de sa pensée à tous les héros, celui de son culte à tous les Dieux.

Relisez, mon cher ami, pour vous en convaincre, la très remarquable préface (XXXII pages) publiée en tête de ses poèmes. Je vous transcris le passage suivant (p. v.) :

« L'humanité ne s'est jamais trompée ; tous ses dogmes sont vrais, tous les dieux qu'elle a adorés sont réellement des types divins... L'hiérophante dévoilera pour les

initiés le sens des mystères, et quand le dogme sera éclos sur les hauteurs sublimes de la symbolique, la raillerie des époques critiques ne pourra plus l'y atteindre, mais la Poésie le suivra et le dernier des poètes bercera de ses hymnes la vieillesse du monde... »

Je vous copie encore ces dernières lignes de la Préface :

« Je publie ce volume de vers qui ne sera suivi d'aucun autre, comme on élèverait un cénotaphe à sa jeunesse. Qu'il éveille l'attention ou qu'il passe inaperçu, du fond de ma retraite, je ne le saurai pas... »

Je me permets de vous recommander dans ces *Poèmes*, la grande pièce qui a pour titre *Euphorion* et une autre, l'*Idéal* dont voici deux ou trois strophes :

Je ne voudrais rien des choses possibles :
Il n'est rien à mes yeux qui mérite un désir
Mon ciel est plus loin que les cieux visibles
Et mon cœur est plus mort que le cœur d'un fakir.

. . . . . .

Dans les gais printemps la jeunesse dore
Les plus âpres sentiers de ses ardents rayons :
Mais plus tard, qui peut rallumer encore
Le soleil éclipsé de nos illusions ?

Les rêves s'en vont avec l'espérance;
N'importe: marchons seuls, comme il convient aux [forts;
Sans peur, sans regrets, montons en silence
Vers la sphère sereine et calme où sont les morts.

Grande nuit, principe et terme des choses,
Béni soit ton sommeil où tout va s'engloutir;
O nuit! Sauve-moi des métempsycoses,
Reprends-moi dans ton sein, j'ai mal fait d'en sortir...

Je ne crois pas, mon cher ami, malgré la beauté de ses rêves et la pureté de son talent — ou peut-être à cause de cela — que l'œuvre de Louis Ménard ait été très lue ni son influence très profonde. Mais le petit nombre de ceux qui le connaissent et qui l'aiment garde un tendre souvenir à ce symboliste harmonieux : ils lui doivent trop d'évocations pour ne pas placer son image dans le petit temple de leur mémoire, à côté de celle de Leconte de Lisle et (mais ne le dites pas) peut-être au-dessus.

C'est à vous surtout, jeunes gens qui ferez les beaux poèmes philosophiques du XXe siècle (poèmes symboliques et humanitaires, où la Science des religions s'alliera au Culte de l'Humanité) d'honorer vos précurseurs et vos

maîtres : Louis Ménard en est un, ne l'oubliez pas.

Cordialement à vous, mon cher Edouard.

Henri CHANTAVOINE.

LETTRE DE M. JULES CLARETIE

Vous avez raison, Monsieur, d'élever ce *Tombeau* à Louis Ménard. Ce fut un grand poète et c'était une grande âme. Ce sage, comme vous l'appelez, avait été un militant aux heures tragiques. Il cherchait à sa pensée un refuge dans l'idéal pur ; — dans la solitude. — Mais avant d'être le contemplateur résigné, il avait montré que le poète est ou doit être un citoyen et un soldat. Apaisé, dominant les mêlées, Louis Ménard avait, lui aussi, sa tour d'ivoire, ou comme Leconte de Lisle son palais de marbre fermé au vulgaire. Ceux qui l'y trouvaient avaient la sensation de rencontrer là une façon de prêtre du Beau, très vieux, très bon, très simple. Et ils le saluaient. Pas assez bas, car ces êtres d'élection et de perfection sont rares.

Il semble que Louis Ménard soit un homme d'un autre temps. C'est bien pourquoi il est surtout un homme de l'avenir. Oui, peut-être ce sage, à demi-ignoré, survivra-t-il à bien

des renommées bruyantes. Il faut bien que les modestes aient leurs revanches.

Croyez, Monsieur, je vous prie à mes sincéres sentiments.

Jules CLARETIE.

LETTRE
de M. E. MELCHIOR DE VOGUE (1)

Monsieur,

Je ne connais pas assez l'œuvre de Louis Ménard pour en parler. Je sais qu'il fut un poète de grand mérite. Je le sais surtout par le témoignage de mon ami Albert Sorel qui le tenait en haute estime. M. Sorel est aujourd'hui, à mon sens, le meilleur juge de la poésie française : je souscris d'avance, et complètement, à tout ce qu'il pourra dire sur Louis Ménard.

Recevez, Monsieur, mes sentiments distingués.

E. M. DE VOGUÉ.

---

(1) Ce billet de M. de Vogüé est comme une préface à la lettre de son confrère, M. Albert Sorel.

LETTRE DE M. ALBERT SOREL

Monsieur,

Veuillez m'excuser d'être en retard à vous répondre j'ai été absent de Paris. Vous me demandez mon témoignage sur Louis Ménard. Je l'ai rencontré plusieurs fois chez notre ami commun Charles Edmond, avec Leconte de Lisle qui le tenait en haute estime.

Le portrait de Louis Ménard, qui est au Luxembourg, donne l'image, fine et rêveuse, d'un penseur et d'un artiste. Louis Ménard était l'un et l'autre. Il a écrit sur les religions et les philosophies de l'antiquité en une prose élégante et sobre, belle de pensées.

Pour le poète, un peu effacé dans le lointain, il a cette rare qualité d'avoir publié des vers de jeunesse qui sont restés jeunes. Il me rappelle l'artiste exquis que fut Gérard de Nerval, avec des lignes plus nettes, avec plus de lumière, avec, surtout, le ressentiment de la

Grèce : il annonce le Parnasse, dont il aurait dû être, s'il n'en a pas été.

Croyez à mes sentiments bien distingués.

Albert SOREL.

LETTRE
DE MADAME JEAN BERTHEROY

Cher Monsieur,

Je réponds bien tardivement à votre demande au sujet de Louis Ménard. Je vous l'ai dit déjà, le temps me fait défaut pour apprécier comme il conviendrait, l'œuvre de celui que vous appelez si justement le grand méconnu. Méconnu, Ménard le fut, en effet, toute sa vie, et son nom s'ajoute au long martyrologe des poètes qui, depuis Villon jusqu'à Verlaine, ont ignoré les joies de la célébrité et de la fortune — joies assez méprisables d'ailleurs. Car, est-ce vraiment aussi triste qu'on veut bien le dire pour le génie lui-même, cette méconnaissance du génie, et ne vaut-il pas mieux incarner son esprit dans une œuvre durable que de se voir hissé tout vif sur les tréteaux de la popularité et être vide comme la grosse caisse qui en est l'emblême ? Pour ma part, je préfèrerais mille fois ne jamais

voir mon nom imprimé dans les feuilles publiques, et laisser une seule bonne page, si je le pouvais — mais là justement est le difficile.

De Louis Ménard, je ne connais, — et assez sommairement encore, car je n'ai plus les volumes sous la main, — que son *Polythéisme hellénique* et son *Hermès ;* ces études, s'adaptant au pli particulier de ma pensée, m'ont fort captivé autrefois. De plus, mon noble et grand ami Leconte de Lisle m'avait, à plusieurs reprises, parlé de Ménard avec des mots d'admiration dont il était si peu prodigue. Le sourire amer de sa bouche se détendait alors et la chaleur créole de son cœur passait à travers son verbe.

Ce que j'ai retenu le plus spécialement de ces deux ouvrages, c'est leur sens philosophique et mystique. Ménard fut un grand théologien, si on veut bien prendre la peine de considérer que la théologie ne date pas d'hier, mais qu'elle est née avec la religion elle-même ; et ses études le conduisirent à cette conclusion à laquelle plusieurs de nous, je suppose, sommes arrivés, dans le silence de nos méditations personnelles : que l'idée de

Dieu reste intacte au milieu des formes diverses où nos faiblesses l'ont enfermée, croyant la posséder davantage. Qu'importe, en effet, que les hommes appellent Bouddha, Thot, Zeus ou Jésus, celui vers qui montent les fumées de leurs encens et de leurs adorations ? Le synchrétisme de ces cultes différents s'impose à tout penseur qui en perce l'enveloppe extérieure pour en rechercher l'origine. Or, cette origine n'est-elle pas la révélation primitive, unique, source de vérité qui s'épandit à travers le monde, et, selon les milieux traversés, se chargea plus ou moins d'impuretés et de limons ? Ainsi les quatre fleuves de la Bible, sortis de la source purdiriaque et s'écoulant aux quatre coins du monde me sembleraient symboliser les grandes religions des races, à la genèse desquelles se retrouve toujours une même entité sacrée. Je ne puis m'empêcher de croire que ce fut là une des conditions favorites de Louis Ménard, lui, qui reconnaissait la beauté de chaque croyance et savait discerner Dieu en chacune.

Ce sens de la Beauté divine, épandue dans la nature, Ménard l'eut à un degré incompa-

rable ; je ne vois avec lui qu'André Chénier qui en eut autant l'obsession. Et je vous avouerai que sur beaucoup d'autres points encore, l'analogie me paraît frappante entre ces deux hommes, tous deux admirateurs fervents de la Grèce; tous deux plastiques dans leur façon de formuler leur concept, plastiques au point de chercher dans la peinture un second élément de réalisation ; tous deux enfin épris de justice et de liberté et se jetant, sans souci d'eux-mêmes, dans la tourmente politique qui leur inspira des vers d'une âcreté et d'une vigueur semblables ; enfin, l'un et l'autre cherchant à synthétiser leur doctrine dans une œuvre portant le même titre mystérieux et symbolique : l'*Hermès*.

Et c'est aussi avec une piété presque égale que je m'incline devant ces deux grandes ombres que le temps fera lumineuses et que la douleur a déjà nimbées de clarté.

J'applaudis des deux mains, cher Monsieur, à l'œuvre de justice — de piété aussi — que vous entreprenez si noblement, et je vous prie de croire à mes meilleurs sentiments.

Jean BERTHEROY.

LETTRE
DE MADAME JULIETTE ADAM

Monsieur,

Vous me demandez : « Louis Ménard était-il vraiment païen ? » — Oui et non.

Je l'ai connu au moment de la réaction contre les dernières vibrations du romantisme, alors que, comme dans toute fin de lutte littéraire, on résumait par une formule plaisante les éléments du combat. On disait alors : « Le romantisme, c'est l'exaltation du boursoufflé, de la disproportion, c'est le laid ! » Et l'on personnifiait très volontiers les héros du romantisme par Quasimodo ou par Esméralda.

Louis Ménard, comme quelques-uns, comme moi-même, trouvait au classicisme tel que le romantisme l'avait combattu, des puérilités et des médiocrités ; d'un bond, chacun de nous, que nous disions ou qu'on disait : *païens*, nous étions retournés aux sources de la beauté et de la proportion.

Nous trouvions dans le grand siècle lentement enfanté par la légende homérique, ce que la Grèce à son apogée apporte à ceux qui en alimentent leur pensée, réponse à toutes les questions posées sur l'art, sur la philosophie, sur la religion, sur la science.

Le peuple grec a été le peuple sacré entre tous. Il a fixé sans les épuiser toutes les formes de l'intellectualité humaine. Notre race gallo-grecque ne peut sans péril échapper aux traditions de la Grèce. Un artiste, un écrivain, un savant, un orateur, un moraliste et je devrais dire : un prêtre, ne peuvent posséder la vraie science de leur art, de leur savoir, de leurs connaissances, de leur culte, sans une initiation complète à la Grèce antique.

Louis Ménard n'était païen, lui, initié aux grands mystères d'Eleusis, que comme l'a été Platon, précurseur, suscité par Dieu, de Jésus l'Essénien.

Je lui disais un jour :

« Il semble que le Très-Haut éduque les fils de l'homme dans le sens religieux, de façon ascensionnelle, tandis que l'homme n'éduque ses enfants que dans le sens sphérique. Il y

a là, comme partout ailleurs, les lois complémentaires qui gouvernent les mondes d'une part et l'infini de l'autre.

« La Grèce humaine a atteint le zénith des élévations de la pensée humaine. La Grèce religieuse n'a été qu'une étape de l'ascension de l'âme vers le désir.

« Dieu se laisse adorer par les premiers hommes qui naissent sur les mondes encore jeunes, sous la forme de pierre, et se laisse incarner par eux dans la puissance des éléments ; plus tard il se laisse incarner sous l'apparence de monstres, puis, peu à peu, le sens religieux s'affine et le jour arrive où Dieu s'incarne sous la forme humaine de plus en plus belle.

« Les Dieux olympiens s'incarnaient aussi pour préparer dans les masses la compréhension du Dieu fait homme.

« La religion *humaine* cesse après l'incarnation de Jésus. Elle se spiritualise et sa conception — elle est alors divine — ne devient plus possible qu'à l'âme. »

Louis Ménard me répondit :

« Je suis homme et m'arrête aux incarna-

tions divines dans l'homme, mais je ne nie pas la montée ascensionnelle de l'âme vers l'infini. »

Il était donc, comme je l'étais, alors que nous causions ainsi, païen, comme Platon l'avait été avant nous, en préparation chrétienne.

Veuillez agréer, Monsieur, mes sympathies.

Juliette ADAM.

LETTRE DE M. JACQUES BAINVILLE

Mon cher ami,

Je savais seulement de Louis Ménard que c'était un vieil homme affecté de quelques bizarreries, quand l'admiration témoignée par Maurice Barrès pour les *Rêveries d'un païen mystique* me détermina à lire cet ouvrage. On y rencontre des vers que tout le monde ne s'accorde pas à goûter et des dialogues ingénieux. Il y a sur l'Oubli et sur le fleuve Léthé des pensées d'une grave poésie. On trouve enfin des pages sur la Mort où les mots d' « horreur sacrée » reviennent assez souvent, et qui doivent convenir singulièrement aux personnes qui ont coutume d'arrêter leurs méditations sur ce sujet.

De ce livre où l'on voit des beautés certaines, il me parut surtout se dégager que Louis Ménard se parait à tort du titre de païen. Si un païen est un polythéiste, c'est-

à-dire un homme qui croit à la diversité des principes et des causes, Louis Ménard n'a que faire dans le paganisme. Sous les noms, différents seulement en apparence, de Vie, de Nature, de Loi morale, etc.... c'est Dieu, le Dieu unique, qu'il a adoré. Il a d'ailleurs reconnu lui-même dans le *Commentaire d'un républicain sur l'Oraison dominicale* à quel point il était chrétien. Et ne révèle-t-il pas une conception du monde formellement unitaire quand il écrit : « Le tout est l'image agrandie de chacune de ses parties » ?

D'autre part on peut inférer de quelques-uns de ses développements, en particulier de l'opposition qu'il voyait entre la matière et l'esprit, qu'il inclinait à un certain dualisme. Monisme ou dualisme, l'un n'est pas plus païen que l'autre.

Il reste que Louis Ménard était surtout un mystique. Et il aurait pu indifféremment porter ce mysticisme dans le boudhisme, dans la religion des Droits de l'Homme, ou dans celle de la maréchale Booth. Il tient au malheur des temps que cet honnête homme, victime des chimères cornues qui empoisonnèrent

tant d'autres de ses contemporains, n'ait pas songé à satisfaire des appétits mystiques dans la croyance qui est désignée pour les Français, et convenable à leur nature : je veux dire le Catholicisme. Avec un peu plus d'ordre, c'est là sans doute que fût venu Louis Ménard, au lieu de s'égarer autour d'un paganisme dans lequel il ne semble pas qu'il ait jamais pénétré.

Cordialement à vous, mon cher ami.

Jacques BAINVILLE.

LETTRE DE M. HUYSMANS

Monsieur,

Je suis dans l'impossibilité absolue de répondre au désir que vous avez bien voulu m'exprimer en vous envoyant une étude sur Louis Ménard et son œuvre.

Je ne me rappelle pas avoir jamais vu l'écrivain et son œuvre m'est peu familière, encore que le souvenir me reste de certains sonnets, tels que celui de la *Thébaïde* (1) et

(1) THÉBAIDE

Quand notre dernier rêve est à jamais parti
Il est une heure dure à traverser : c'est l'heure
Où ceux pour qui la vie est mauvaise ont senti
Qu'il faut bien qu'à son tour chaque illusion meure.

Ils se disent alors que la part la meilleure
Est celle de l'ascète au cœur anéanti;
Ils cherchent au désert la paix intérieure,
Mais cette fois encor l'espérance a menti.

J'ai voulu vivre ainsi, sans amour et sans haine,
Et j'ai fermé mon âme au désir qui n'amène
Que le regret, souvent le remord, après lui.

Mais je ne trouve, au lieu de la béatitude,
Au lieu du ciel rêvé dans l'âpre solitude,
Que la morne impuissance et l'incurable ennui.

de l'*Initiation* (2) qui témoignent, en effet, d'un esprit curieux et d'un bon poète.

Mais je n'en sais pas davantage ; je n'ai point ses œuvres ici ; je ne puis donc vous en dire plus.

Veuillez agréer, je vous prie, Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

HUYSMANS.

(2) INITIATION

Du haut du ciel profond, vers le monde agité,
S'abaissent les regards des âmes éternelles;
Elles sentent monter de la terre vers elles
L'ivresse de la vie et de la volupté.

Les effluves d'en bas leur dessèchent les ailes
Et, tombant de l'éther et du cercle lacté,
Elles boivent, avec l'oubli du ciel quitté,
Le poison du désir dans des coupes mortelles.

Pourtant dans leur exil, un reflet du ciel bleu
Les remplit du dégoût des choses passagères;
Mais c'est par la douleur qu'on franchit les sept sphères.

L'Initiation qui fait de l'homme un Dieu,
La Mort en tient les clés, le sacrifice épure
Et le sang rédempteur lave toute souillure.

LETTRE DE M. FREDERIC PLESSIS

Monsieur et cher confrère,

J'ai vu Louis Ménard surtout chez Leconte de Lisle et pour la première fois en 1872 ou 73. Je crois bien que, la dernière fois que j'ai causé avec lui, c'est à Saint-Aubin vers 1884. Depuis je l'ai entrevu de loin en loin. Ai-je besoin de vous dire que j'ai la plus sincère admiration pour la science et le talent dont témoignent ses livres? Il écrivait dans une langue remarquable de pureté et de charme presque virgilien. Il avait la passion généreuse de la France de sa jeunesse ; nul ne fut moins « arriviste ».

Louis Ménard dont la toilette était négligée et l'aspect un peu étrange, eût rappelé au respect, si on eût été tenté de lui en manquer, par une distinction naturelle, fort différente de la distinction mondaine et, je crois, d'une qualité supérieure.

Je suis heureux que vous me donniez l'occasion de rendre un hommage mérité à la

mémoire d'un homme dont j'étais loin de partager toutes les opinions et tous les sentiments, mais dont j'ai toujours admiré le talent et estimé le caractère.

Veuillez, Monsieur et cher confrère, recevoir l'expression de mes sentiments dévoués.

Frédéric PLESSIS.

LETTRE DE M. PIERRE DE NOLHAC

Cher Monsieur,

J'ai beaucoup admiré Louis Ménard dans ma jeunesse, et lui conserve le culte qu'on garde aux maîtres qui vous ont donné les premières impressions d'art. Ses vers sont aussi personnels, aussi purs que sa noble prose. Il y a vingt-cinq ans que je sais par cœur deux de ses poèmes : *Empédocle* et *Panthéon ;* il en est peu de plus parfaits dans l'œuvre poétique du siècle dernier.

Votre tout dévoué.

Pierre de NOLHAC.

LETTRE DE M. FRANÇOIS COPPEE

Certes, cher Monsieur et ami, j'apporte bien volontiers mon tribut d'amitié et d'admiration à la mémoire de Louis Ménard, que j'ai rencontré, vers 1864 ou 1865, chez Leconte de Lisle et chez Théodore de Banville.

Il fut alors plein de sympathie pour notre groupe de jeunes poètes.

Sans l'avoir intimement connu — car il eut toujours le goût de l'isolement, — je ne l'ai jamais perdu de vue, et il m'a toujours témoigné les sentiments les plus cordiaux.

Ignorant que je suis, je ne puis vous parler de sa science d'helléniste, d'historien et de philosophe, qui, m'a-t-on assuré, était profonde.

Mais j'admirais en lui le poète d'une rare élite, et le parfait prosateur. Les *Rêveries d'un païen mystique* sont un chef-d'œuvre très injustement ignoré du grand public. J'ai placé ce petit livre sur le même rayon que ceux de Flaubert, et, selon moi, c'est tout dire.

Louis Ménard était un ardent patriote. Il a

cruellement souffert de la crise que traverse en ce moment notre pauvre pays. En 1899, pendant la captivité de Déroulède, qui l'indignait, il m'a écrit plusieurs lettres admirables et dont je suis fier. Ce républicain, que dis-je ? ce révolutionnaire, qui avait approuvé la Commune de 1871, était, avant tout, Français.

Je garde un souvenir attendri de cet écrivain du plus haut talent, dont le caractère, très original, parfois même bizarre, était d'une sincérité, d'un désintéressement et d'une indépendance incomparables.

Permettez-moi, cher Monsieur, de vous féliciter. Je vous serre la main.

François COPPÉE.

LETTRE
DE M. LE VICOMTE DE GUERNE

Cher Monsieur,

... Je m'empresse de répondre à votre demande. Mais une simple lettre ne saurait suffire à parler dignement de Louis Ménard. Il mérite une étude complète et je ne doute pas, cher Monsieur, que celle que vous préparez ne réponde à ce que souhaitent ses admirateurs.

J'ai eu, en effet, l'honneur de connaître Louis Ménard. J'ai aimé et respecté le grand homme méconnu qu'il était et j'ai conservé de ses entretiens un merveilleux et rare souvenir. Louis Ménard fut un esprit éminemment original et il exprimait ses idées avec une éloquence particulière. Nul, s'il ne l'a connu et entendu, s'il n'a vécu dans sa familiarité, ne peut se représenter l'impression que l'on ressentait en face de ce vieillard dont la figure amaigrie, semée de poils rares et en désordre, s'éclairait soudain du rayonnement de deux

yeux admirables. Louis Ménard parlait ; il évoquait les dieux de la Grèce, l'art hellénique, Eros et Aphrodite. Il découvrait et expliquait les symboles; il les suivait à travers les âges et en tirait la philosophie. Il vénérait les dieux, tous les dieux de l'humanité et faisait, selon ses propres paroles « une grande place au Christ dans son panthéon. »

Puis Ménard s'interrompait, allumait une courte pipe, parlait de la peinture qu'il aimait et avait pratiquée. Et cela le ramenait aux années antérieures, à sa propre vie laborieuse et ignorée, à ce qu'il appelait ses exils, après le coup d'Etat et à l'époque de la Commune, exils qui, dit la légende, furent peut-être prudents et volontaires.

C'est chez mon maître, qui fut aussi mon ami, Leconte de Lisle, que j'ai rencontré Louis Ménard. Je le vis aussi fréquemment chez lui, place de la Sorbonne. La maison lui appartenait ; des moulages, des frises du Panthéon ornaient le vestibule. On montait un escalier sombre, et, au quatrième étage, une sorte de porte-fenêtre s'ouvrait. On traversait un léger pont de fer jeté sur une petite cour intérieure,

on frappait à une porte, et le philosophe vous accueillait dans son appartement. C'était une sorte d'atelier vitré, rempli de vieux livres poussiéreux, de moulages, de tableaux commencés, de journaux amoncelés. Ménard vous offrait le fauteuil, vieux meuble recouvert d'un reps usé et dont le crin s'échappait. Il préférait que l'on prît la chaise de paille. Et tout heureux d'une visite sympathique, le poète se livrait. Un grave et noble entretien commençait. L'intérieur, si modeste, devenait une sorte de temple mystique. Et, je vous assure, cher Monsieur, que de telles heures s'écoulaient rapidement et que, pour ma part, je ne suis jamais sorti de chez Louis Ménard sans me sentir l'esprit plus libre et le cœur plus haut.

Son œuvre est grande et sévère. Sa thèse de doctorat-ès-Lettres (il tenait au titre de docteur et en faisait toujours suivre son nom) traite de la morale en Grèce avant les philosophes. Elle fut suivie d'une étude sur le polythéisme hellénique. Ces ouvrages, dont bien des points sont discutables, sont pleins d'aperçus ingénieux et nouveaux. La langue en est pure et belle. Elle devient parfaite dans

les *Rêveries d'un païen mystique.* Ce petit livre est le chef-d'œuvre de l'écrivain, comme il est un des chefs-d'œuvre de la littérature française. J'appelle votre attention sur deux admirables morceaux : la *Légende de saint Hilarion* et surtout le *Banquet d'Alexandrie.* (Plusieurs écrivains et des plus justement célèbres, ont puisé à cette source peu connue.) Curieux de nouveautés, Ménard crut devoir donner en 1895 une nouvelle édition de ses *Poèmes et Rêveries d'un païen mystique.* Il tenta, malgré tous les avis de ses amis d'employer l'orthographe dite rationnelle. Ce fut une erreur sans suite. A qui veut relire les *Rêveries*, je conseillerai toujours la petite édition in-12 donnée par Lemerre. Vous parlerais-je d'une traduction des fragments d'Hermès Trismégiste ? Elle est précédée d'une préface où l'auteur trace de main de maître le tableau d'Alexandrie. Depuis longtemps, Louis Ménard ne publiait plus que des brochures : Etudes antiques Leçons à l'Hôtel de Ville, Essais de morale civique ou religieuse, et quelques-unes comptent parmi ses plus belles pages.

Je ne terminerai pas ces notes rapides sans vous dire quelques mots du recueil des *Poèmes*, dont la meilleure édition est celle publiée par Charpentier en 1863. J'y apprécie surtout deux pièces : *Prométhée délivré* et *Hellas*. Si la pensée en est haute, la forme a parfois des défaillances. Ménard est gêné par le rythme et par la rime. A proprement parler il n'était pas poète, si nous entendons par ce mot celui dont le vers est la langue naturelle. Il avait certes trop de talent pour ne pas écrire de beaux vers, mais c'est par sa prose si solide et si lumineuse qu'il doit vivre.

En résumé, Monsieur, Louis Ménard fut un philosophe alexandrin, savant, éclectique, éloquent. Sa réputation ne dépasse pas un cercle restreint d'admirateurs : il eût honoré les académies, mais n'eût jamais pu avoir sur les foules une action réelle. Il n'était point de notre époque. Il vécut en solitaire, indifférent aux choses extérieures, à son costume, aux détails de la vie, et fidèle à ses habitudes.

Eut-il des disciples ? Je ne le crois pas. Mais son influence fut sensible néanmoins sur ceux qui l'approchaient. Vous n'ignorez pas la

longue amitié qui l'unissait à Leconte de Lisle. Je me suis toujours demandé (mais je n'ai malheureusement pas réussi à éclaircir ce point) si ce dernier ne dut pas à Ménard la révélation du génie grec. Certaines concordances de dates tendraient à le faire croire.

Maintenant, Louis Ménard n'est plus. Il s'est éteint à un âge avancé, ayant accompli sa tâche qui fut pieuse et belle. Où repose son âme ardente et désabusée ? Espérons qu'elle est parmi ces morts qu'il vénérait et qui lui inspirèrent les belles pages de *La Vie future et le Culte des Morts*, parmi (c'est lui-même qui parle) : « ces nobles âmes qui brillent dans notre ciel comme des étoiles... Quand on les voit s'éteindre, on voudrait espérer qu'elles se rallumeront ailleurs. »

Je crois, cher Monsieur, avoir répondu de mon mieux, et aussi brièvement que possible, aux demandes que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. Je n'ai pas la prétention d'avoir tracé un portrait de Louis Ménard non plus que d'avoir porté un jugement sur son œuvre. Un volume serait nécessaire. Peut-être un jour réunirais-je en une même étude les deux

grands esprits fraternels que j'ai eu la joie de connaître et d'aimer : Louis Ménard et Leconte de Lisle.

J'ai l'honneur d'être, cher Monsieur, votre dévoué.

de GUERNE.

POESIE DE M. ALBERT MERAT

Pour Edouard Champion
à la mémoire de Louis Ménard (1).

Je porte le signe hautain
Et nostalgique de ma race :
Je fus Grec et je fus Latin
Du temps de Sophocle et d'Horace.

Sur le Lycabète, à Tibur,
Mon regard buvait les merveilles
De la lumière au rythme pur,
Et je connaissais leurs abeilles.

Sous la frise du Parthénon
Ou devant les marbres d'Auguste,
Ecouté des hommes ou non,
Ma voix parlait le verbe juste.

La forme lucide du vers.
En strophes devant moi dressée,
Naissait, incessante, à travers
La vision de ma pensée.

(1) Pressé par le temps et désireux de glorifier Louis Ménard M. Albert Mérat, poète, nous a envoyé ces vers dédiés au maître.

Et c'est pourquoi je me souviens
Et joins en gerbes radieuses,
Ayant vécu des jours anciens,
Les syllabes harmonieuses.

Albert MERAT.

LETTRE DE M. LEON BARRACAND

Mon cher confrère,

Permettez-moi d'abord de vous féliciter de l'idée que vous avez eue d'élever ce monument littéraire à la mémoire de Louis Ménard. Il goûtait assez les choses anciennes, tout révolutionnaire qu'il fût, pour que son ombre soit sensible à cette rénovation d'un antique usage et qu'elle approuve ce « tombeau », où tous ceux qui ont eu l'honneur et le plaisir de le fréquenter voudront apporter leur offrande.

Cet esprit distingué, ce remarquable artiste, et ce savant n'eut certainement pas de son vivant, la part de célébrité et la renommée dont il était digne. Jules Simon, dans ses *Mémoires*, qui viennent de paraître, dit en passant, à propos de lui : « L'auteur de la *Morale avant les philosophes* et de quelques autres ouvrages trop peu connus et qui méritent de l'être. »

Il n'était en effet, il ne pouvait être connu

que d'une élite. Et c'est par eux seuls qu'il fût lu, goûté et apprécié. Intelligence vive et simple, qui s'était developpée dans tous les sens, et avait envahi tous les domaines, l'art, la science, la poésie et l'histoire, la philosophie et la chimie, peut-être payait-il la rançon d'avoir voulu embrasser trop de choses. En sorte que chez lui le théoricien et le spéculatif l'emportaient sur l'artiste et le praticien.

Au moins, comme pur esthéticien, fut-il de tout point admirable. C'était un bonheur véritable, dans quelques-unes des réunions chez son vieil ami Leconte de Lisle, de l'entendre discourir sur la statuaire grecque ou sur quelque autre matière touchant à l'art. Ces deux maîtres, — un peu en désaccord sur des points qui visaient la politique contemporaine, après avoir marché longtemps du même pas quand ils se jetaient, en 1848, dans la mêlée, — restaient, sur de tels sujets, en parfaite harmonie. Nous voyons encore l'auteur de *Quaïn*, avec ce sourire un peu railleur et hautain qui ne désarmait pas, écouter, d'une déférence en quelque sorte amusée, Louis Ménard développer ses théories avec cette verve inta-

rissable, cette ardeur passionnée qui lui étaient habituelles. Tout ce petit corps, nerveux et maigre, frémissait, sous la broussaille des cheveux gris bouclés, où perçaient des yeux bleus et ronds, d'une lumière et d'une fixité extraordinaires. Et tous deux furent bien les premiers instigateurs et promoteurs de l'école du Parnasse ; mais Louis Ménard, encore une fois plutôt par l'exposition de la doctrine et Leconte de Lisle par le seul exemple. Or, en art, c'est l'œuvre qui l'emporte et qui compte.

On est fatalement amené à les comparer. Et la gloire de l'un semble avoir noyé un peu l'autre dans son ombre. Mais on peut dire qu'en tout autre matière qu'en poésie réalisée, Louis Ménard prenait abondamment sa revanche. C'était certainement un esprit plus large et plus vaste, plus compréhensif, qui avait pénétré plus de systèmes et — si jamais ce titre a mérité d'être décerné, — un vrai philosophe, un vrai sage.

Il l'était, si l'on peut dire, non seulement dans ses ouvrages, mais dans sa vie même, dans toute son allure et sa tenue, dans les moindres détails de sa personne. On n'eût pas

soupçonné, à le voir, qu'il était, sinon riche, du moins pourvu d'une très honorable aisance, laquelle lui venait de son père, ancien libraire, et propriétaire d'un immense immeuble place de la Sorbonne. Il avait, on le sentait, comme ses prédécesseurs du jardin d'Académus, une parfaite insouciance des misérables biens et des avantages de la fortune. Cet homme ne vivait que par la pensée et pour la pensée.

Ses deux principaux ouvrages, la *Morale avant les philosophes*, du *Polythéisme hellénique*, sont, on en doit convenir, un peu ardus à lire. Il faudrait, avant de les aborder, non pas être vaguement au courant, mais tout à fait initié, ne rien ignorer du monde où il vous entraîne, s'être pénétré des *Ennéades*, de Proclus et de Plotin et de toute l'école alexandrine. Cela est d'autant plus nécessaire qu'au lieu de s'appliquer simplement à débrouiller la matière déjà assez obscure et confuse par elle-même, Louis Ménard y mêle ses propres hypothèses et ses théories personnelles. Vraiment, il ne vient pas assez en aide au profane et à l'ignorant.

Les *Rêveries d'un païen mystique* resteront

son œuvre incomparable. Elle est faite de pièces et de morceaux, mais qui, néanmoins se fondent et s'harmonisent par l'exquisité de la forme et la rare originalité du fond, le *Banquet des Philosophes*, — le *Diable à Paris* qui longtemps passa, on le sait, pour un fragment inédit et posthume de Diderot, etc... etc... et qui, forme et fond, révèlent une maîtrise et une intelligence exceptionnelles. Vintg fois nous nous sommes procuré ce petit livre, vingt fois il nous fut emprunté et jamais rendu. C'est bien là, à ce qu'il me semble, la marque indéniable d'un chef-d'œuvre.

Agréez, mon cher Confrère, avec mes remerciements, la vive expression de mes sentiments les plus distingués.

Léon BARRACAND

LETTRE
DE M. EDMOND HARAUCOURT

Mon cher confrère,

J'ai peu connu Louis Ménard; pourtant je l'ai vu bien des fois ; mais cette figure de Balzac était silencieuse. Cet homme maigre et sans âge, au faciès immobile, aux yeux toujours distraits, passait, s'asseyait, se taisait, et s'en allait. Je l'ai souvent trouvé dans le cabinet de Leconte de Lisle, installé à contre jour, dans un fauteuil, avec les jambes croisées et les mains réunies sur l'estomac ; il demeurait ainsi sans parler, pendant que Leconte de Lisle fumait sa pipe ; parfois un mot tombait, et c'était fini. Ménard ne riait jamais. Il était sordide et riche. Peut-être ne voyait-il rien d'alentour ? Sans doute il vivait dans le rêve. Il pensait des choses lumineuses et se tenait dans un taudis crasseux. D'ailleurs, il n'invitait personne à l'y aller voir, pas même Leconte de Lisle, qui pourtant y avait pénétré.

Ces deux hommes, si dissemblables par l'aspect, étaient fort semblables par l'esprit. Ils se comprenaient sans paroles et s'aimaient intellectuellement. Leur adolescence avait été commune et ils s'étaient tout dit ; ils ne parlaient plus.

En raison de cette similitude d'esprit, Leconte de Lisle tenait Ménard en haute estime et c'est normal : leur philosophie était la même, leurs curiosités étaient les mêmes, et le vers de Ménard procédait directement du vers de Leconte de Lisle (1).

Esprit délicat, homme érudit, insoucieux de tout hormis bien penser et bien dire, Louis Ménard fut un homme rare et inconnu : ses livres valent mieux que sa place dans le monde.

Mes sentiments dévoués.

Edmond HARAUCOURT.

(1) Ceci est un point à éclaircir. Au moins en ce qui concerne l'inspiration, nous ne pouvons penser comme M. E. Haraucourt. — Ed. CH.

LETTRE DE M. JULES BRETON

Monsieur,

Je ne vous serai pas d'une grande utilité pour votre pieuse étude sur Louis Ménard Bien qu'en excellents termes avec lui et malgré le plaisir que j'avais à rencontrer ce philosophe poète, chez Leconte de Lisle ou ailleurs, je ne l'ai jamais fréquenté d'une façon suivie et nos courtes conversations, sur des sujets d'actualité, n'avaient pour nous que l'intérêt d'une bienveillance réciproque.

J'ai mieux connu son frère, René, — le père du jeune René dont nous apprécions le talent, — car il fut comme moi élève de Drölling.

Leconte de Lisle faisait un cas tout particulier de l'intelligence de Louis Ménard et j'ai été plusieurs fois à même d'apprécier la finesse de son esprit et l'originalité un peu bizarre de son caractère indépendant.

Son neveu a très bien rendu sa physionomie dans le portrait qu'on voit au Luxembourg, cette face à la fois calme et pétillante, irré-

gulière et ridée à l'excès, avec son menton trop court.

Je ne connais ses poésies que pour le bien qui m'en a été dit par des confrères.

Je l'ai entendu citer comme un helléniste très fort. Je n'ai pas eu à le constater et pour cause d'avoir trop peu pratiqué cette langue des Dieux.

Je regrette mon ignorance à propos d'un homme supérieur et qui m'était sympathique et je vous prie de m'excuser de n'apporter que si peu d'éléments à votre étude.

Je vous prie d'agréer, Monsieur l'expression de mes meilleurs sentiments.

Jules BRETON.

SONNET DE M. LEONCE DEPONT (1)

A Louis Ménard.

Fier et charmant rêveur, esprit harmonieux,
Qu'a sans doute nourri quelque essaim de l'Hymette,
Pour que la grâce attique à tes lois se soumette,
Et pour que le ciel grec étincelle en tes yeux;

Ton verbe a su mêler, mystiquement pieux,
Plein de noble sagesse et de force discrète,
L'ardeur du philosophe et l'élan du poète,
Car la gloire déjà te place au rang des Dieux.

Ainsi qu'on immolait jadis l'agneau qui bêle
A Faunus, et le bouc impudique à Cybèle,
Sur le tertre rustique ou sur l'agreste autel;

J'offre à ta vie auguste, à ton œuvre sacrée,
A ta mémoire pure, à ton nom immortel,
Cel hommage attendri de ma lyre ignorée !

Léonce DEPONT.

(1) Élève et ami de M. de Hérédia, M. Léonce Depont, auteur des *Sérénités* et des *Déclins*, est un maître sonnettiste, encore peu connu du grand public, mais apprécié des délicats. Sa contribution à notre œuvre en devient deux fois précieuse.

LETTRE DE M. PIERRE LOUYS

Monsieur,

La *Légende de saint Hilarion* est de toutes les nouvelles du siècle dernier celle qu'on voudrait avoir écrite. Le *Nid de rossignols* est « joué » avec plus de talent visible ; *Mateo Falcone*, avec plus de simplicité voulue.

Néanmoins, c'est à la nouvelle de Louis Ménard que je songerais tout se suite s'il me fallait proposer à quelqu'un le « modèle » du conte en prose.

Vous avez bien raison de rendre un culte à son auteur.

Dites-vous que vous êtes l'un des premiers à le juger aujourd'hui comme il le sera dans cent ans.

Veuillez croire, Monsieur, à mes sentiments distingués.

Pierre LOUYS.

LETTRE DE M. G. PERROT

Monsieur,

Je ne saurais trop approuver la pensée que vous avez eue de remettre Louis Ménard à sa place, dans le travail du siècle qui vient de finir. Il ne lui a pas été rendu, sa vie durant, une suffisante justice. C'était à la fois un poète de premier ordre et un de nos meilleurs prosateurs, un écrivain comme n'en a pas beaucoup comptés l'Académie française. Il connaissait et comprenait la Grèce comme personne autre peut-être, parmi ses contemporains, ne l'a connue et comprise. C'est qu'il l'aimait avec passion ; il s'était refait une âme grecque. La *Morale avant les philosophes* a répandu des idées que bien d'autres, depuis lors, ont reprises et développées sans dire où ils les avaient puisées. L'Académie des Inscriptions lui aurait certainement ouvert sa porte, s'il avait songé à y frapper ; mais, si

vous l'avez fréquenté, vous vous rappelez l'étrangeté de son costume, la bizarrerie de ses allures, le tour paradoxal qu'il aimait à donner, dans la conversation, aux assertions les plus simples. Je le vois difficilement faisant ses visites académiques. Il eût étonné beaucoup de ceux dont il eût voulu devenir le confrère.

Ménard avait été, comme vous me le rappelez, reçu à l'Ecole normale. Il n'est resté à l'Ecole qu'un an, je ne sais pas pourquoi, n'ayant jamais songé à le lui demander.

Je l'ai pourtant beaucoup vu de 1852 à 1855, chez Guillaume Guizot. Il nous surprenait et nous scandalisait un peu ; il y avait là des catholiques fervents et des protestants convaincus ; mais nous l'admirions tous, soit qu'il nous récitât quelques-uns de ses poèmes, son *Empédocle* ou son *Crémutius Cordus*, soit qu'il nous exposât la nécessité de revenir au polythéisme et d'en rétablir le culte. Sa parole, qui ne nous lassait jamais, avait l'ampleur de sa belle prose à la fois aisée et colorée. Je ne sais ce que, veilli, il a été dans son cours de l'Hôtel de Ville ; mais,

dans l'âge mur, il aurait fait un admirable professeur.

Veuillez agréer l'assurance de ma considération très distinguée.

G. PERROT.

Le Huitième Sage

ET

LE ONZIÈME JUSTE

(Louis Ménard)

> C'est bien assez peu d'être un homme sans y ajouter de n'être que de son temps et de son pays.
>
> L. M.

Un jeu qu'il y aurait instruction et distraction à jouer, pour peu que la bouche d'ombre consentît à nous donner la réplique, ce serait celui-ci : faire désigner par un représentant attitré de l'opinion publique celui des savants, artistes, philosophes contemporains que la postérité lui semble devoir saluer hors de tout conteste. Que de désaccords et que d'écarts !

« C'est moi qui suis le psychologue ! » aurait beau réclamer avantageusement, selon la formule appliquée par la Muse incisive de Becque à tel ou tel romancier plus ou moins en vogue ; « Erreur ! » réclamerait la voix de l'avenir.

Et le nom substitué par elle au vocable démodé de l'amuseur déchu, risquerait d'être, la plupart du temps, fort peu connu des thés de cinq heures.

Le nom de Louis Ménard pourrait bien être de ceux que l'oracle redresseur se plairait à honorer d'un : « Mon ami, montez plus haut ! » à l'exclusion de quelque usurpateur de lettres ; un de ces honnêtes hommes de noms à pied, qui finissent par prévaloir sur tous les faquins de noms en litière. — *Antéros*, l'amour réciproque, le vengeur des cœurs méconnus, fut célébré par Louis Ménard ; Antéros n'a-t-il pas une compagne : l'estime réciproque, la vengeresse des esprits méconnus ?... qu'elle se souvienne de cet homme.

En ce qui le concerne, ses multiples et subtiles attributions, ses titres divers et assez spécieux, restreindraient, non moins que son rare mérite, à un petit nombre, la quantité de ses possibles émules. Philosophe (hélas ! il l'aurait écrit : *filosofe !)* Ménard le fut ; mais de bien déliée essence ; linguiste, poète, humoriste un peu, théologien, voire casuiste, visionnaire, sinon nécromant.

Son principal, on peut dire son unique livre (car les autres y sont tous reproduits ou résumés), *Poèmes et Rêveries d'un païen mystique*, refondu et réimprimé en 1895, nous présente l'auteur sous tous ses aspects, et nous polarise à travers ce titre hybride, les lumières diffuses de tant de foyers distants et distincts.

Paganisme mystique, le mariage de ces deux mots, sinon ennemis, du moins peu compatibles, procrée le génie de Ménard, et, du même coup, le baptise. Père et Mère, parrain et marraine aussi : l'un couronné de roses, l'autre d'épines. *Catéchisme religieux des libres penseurs ;* c'est le titre d'un opuscule du même auteur qui se plaît à varier les deux termes de cette association divergente. D'autres intitulés tels que : *Mythologie chrétienne, L'Ascétisme chrétien et païen, Evolution religieuse, Psychologie mystique, Opinions d'un païen sur la société moderne*, et jusqu'à cet énoncé : *Commentaire d'un républicain sur l'Oraison dominicale* contiennent des éléments de ce duel.

La poésie qui porte cette appellation latine : *amant alterna camœnæ*, en résume l'esprit. On

y entend sortir du temple, en même temps que s'élever au-dessus des catacombes, tour à tour une strophe et une antistrophe, dont l'une exalte le culte des dieux et l'autre la religion du Christ. A ce titre, la figure d'Hypathie, « vierge austère, une des saintes du paganisme » de qui « l'enseignement spiritualiste était pour l'Eglise chrétienne une concurrence dangereuse » séduit notre païen-chrétien qui la met en scène dans plusieurs de ses gloses.

Mais la meilleure allégorie de ces affinités divellentes en matière de religion réside dans cette *Légende de saint Hilarion*, la plus captivante de ces *Rêveries*. On y voit le disciple d'Hypathie devenu anachorète, mais divisé entre les voix de la nature qui lui parlaient autrefois et les chants du cloître qui le retiennent dorénavant. Un jour, au bord de l'eau, vision ou présence, une femme âgée qu'il avait connue et vénérée, lui enjoint de donner le baptême à l'enfant qu'elle amène, mobile esprit des eaux, capricieuse ondine reprise à la source, et que le saint replonge en elle-même pour la reprendre aux dieux, la donner à Dieu. Et depuis lors, pour l'ascète, l'eau prend, « sous les

branches inclinées, une transparence noire qui ressemble à un regard humain. Hilarion se sentait quelquefois troublé devant l'intimité de ce regard... N'y aurait-il pas, sous les formes multiples de la vie universelle, des âmes, différentes des nôtres, mais ayant comme nous une intelligence qui les éclaire, avec des douleurs et des joies, et des passions qui les entraînent et une force pour résister ?... Hilarion se rappelait avoir entendu raconter que le patron des anachorètes, saint Antoine, en traversant le désert, avait rencontré des centaures qui lui indiquaient sa route, et des satyres qui s'approchaient de lui d'un air craintif et doux en lui offrant des herbes et lui demandant ses prières. » Et, d'épreuves en épreuves, d'acheminements en acheminements, d'initiation en initiation, la pauvre ondine, rachetée par l'amour du saint, ravie à « l'éternelle ennemie, à la reine du monde périssable, à la vie condamnée, à la nature maudite » se purifie en un monastère et reprend les routes de l'idéal. Son sauveur souffre, et lui-même meurt sauvé.

Que notre Ménard a donc de ressemblance à cet Hilarion ! Certes, des centaures lui ont

indiqué la route, et des satyres lui offrirent des plantes. Les voix de la nature lui ont parlé, et il a demandé, pour baptiser sainte Ondine, des pleurs à la Vierge Marie.

Un tel mariage, paganisme et chrétienté pouvait, devait bien enfanter pour légitime fruit, le culte des Morts. Il est la sombre grâce des *Rêveries mystiques* de Louis Ménard. Chaque page (et elles sont nombreuses), qu'il enguirlande de son mélancolique feston se décore d'une funéraire beauté propre à cet écrivain, et qui laisse flotter sur nos mythes chrétiens un voile d'Isis brodé de cinéraires et d'iris bleus, de violettes et d'ancolies.

Ecoutez cette invocation *aux dieux mânes :* « Vous tous, innombrables, qui avez franchi devant nous les portes de l'inconnu, esprits des ancêtres, âmes des saints, Dieux mânes, ô morts où êtes-vous ? En rendant à la vie universelle les éléments qui composaient vos corps, vous avez légué aux générations survivantes l'héritage de vos pensées, de vos bienfaits ou de vos exemples : qu'avez-vous conservé ? Cette seconde vie à laquelle les plus sceptiques d'entre nous voudraient croire, dont les plus croyants

voudraient trouver la preuve, est-elle autre part que dans les œuvres où s'incarnèrent vos idées, ou dans le souvenir de ceux qui vous aimaient ? Si la réponse vous était permise, il en est parmi vous qui ne nous auraient pas laissés si longtemps dans l'attente ; car nos angoisses ne viennent pas d'un égoïste amour de la vie, mais de la crainte des séparations éternelles, et nous accepterions ce long sommeil, sans le deuil et les derniers adieux.

O Morts, avant de vous envoler vers les lointains paradis, vous attendrez que tous ceux qui vous pleurent soient allés vous rejoindre ; vous les guiderez dans les ascensions lumineuses, d'astre en astre, comme vous les guidiez sur la terre où vous rattache encore un lien plus fort que la vie, l'indestructible chaîne de l'amour. Jusqu'au jour de la réunion c'est vous qui recueillerez nos prières, Dieux indulgents, qui pardonnez toujours, car vous avez souffert et vous avez lutté. Les dieux supérieurs sont trop grands pour nous entendre ; ils ne changeront pas pour nous l'ordre immuable de la nature ; mais vous, ô médiateurs, dans ce grand concert d'hymnes et de plaintes où la

voix de l'humanité tout entière n'est qu'une note perdue, vous distinguez des voix amies, et vous savez adoucir, sans les violer, les lois éternelles. »

Le sonnet *Initiation* s'exerce sur un thème équivalent :

Du haut du ciel profond, vers le monde agité
S'abaissent les regards des âmes éternelles :
Elles sentent monter de la terre vers elles
L'ivresse de la vie et de la volupté;

Les effluves d'en bas leur dessèchent les ailes.
Et tombant de l'éther vers le cercle lacté
Elles boivent avec l'oubli du ciel quitté
Le poison du désir dans des coupes mortelles.

Pourtant dans leur exil, un reflet du ciel bleu
Les remplit du dégoût des choses passagères;
Mais c'est par la douleur qu'on franchit les sept [sphères;

L'initiation qui fait de l'homme un Dieu,
La mort en tient les clefs ; le sacrifice épure
Et le sang rédempteur lave toute souillure.

Ces spéculations spiritualistes, d'aucuns diront spirites, abondent en l'œuvre de Louis Ménard qu'elles attendrissent de consolation et qu'elles ornent de foi ; d'une foi qui se

suffit à soi seule, et dont le dogme tient dans cette affirmation : « La mort ne brise pas les liens formés pendant la vie et ce n'est pas toujours en vain que l'amour prodigue des serments d'éternité. »

L'amour mortel inspire moins heureusement le poète. La *Valse en bleu mineur* ment à son joli titre ; et l'auteur en leur dédiant *Thérapeutique* et *Vers d'album* (ce mot en dit assez) n'a pas fait choix de ses meilleures pièces pour les offrir à ses deux grands amis : Leconte de Lisle et Théodore de Banville. Certes un volume avare de dédicaces aurait pu élire pour y faire rayonner ces deux illustres noms des pages mieux venues.

Le vers de Ménard n'est pas sans rappeler celui du Maître des *Poèmes Barbares*, dont il fut l'intime et qui le tenait en haute estime. Les mêmes sujets les ont tentés (Les Elfes et Lied). Des poésies telles que *Pygmalion*, *Empédocle*, mieux encore, *Les Filets d'Héphaïstos* s'achevant sur ce radieux vers :

Le rire éblouissant des cieux immaculés

et surtout cette noble *Hellas* qui termine le

volume, durent remporter ce suffrage hautain.

Sur les pièces politiques telles que *Gloria Victis* et *Adrastée*, passe comme un souffle de Chénier, une clameur de Barbier, un soupir épique et indigné de Desbordes-Valmore, dont on n'a pas oublié l'alexandrin saisissant :

L'air n'a pu balayer tant d'âmes courroucées !

Je citerai encore le grave sonnet de *Résignation* qui mêle à l'inspiration et à certaines rimes d'un sonnet de Ronsard, le fatalisme plastique du poète de Kaïn :

RESIGNATION

C'est une pauvre vieille, humble, le dos voûté
Autrefois on l'aimait, on s'est tué pour elle.
Qui sait? peut-être un jour tu seras regretté
De celle qui dit non, maintenant qu'elle est belle.

Elle aussi vieillira, puis l'ombre universelle,
La noiera, comme toi, dans son immensité :
Il faut que les grands Dieux pour leur œuvre [éternelle
Reprennent le bonheur qu'ils nous avaient prêté.

Nous sommes trop petits dans l'ensemble des choses;
La nature mûrit ses blés, fleurit ses roses
Et dédaigne nos vœux, nos regrets, nos efforts.

Attendons, résignés, la fin des heures lentes;
Les étoiles, là-haut, roulent indifférentes;
Qu'elles versent l'oubli sur nous; heureux les morts!

D'autres noms, ceux de Chateaubriand et de Renan s'évoquent aussi parfois à la lecture de certaines pages en prose du *Païen mystique*, de celles qu'assouplit la poésie, et surtout l'attendrissement qui lui vient de cogitations funèbres. Quand la pensée se raréfie, que la forme se fait plus concrète, il fait alors songer à Pascal, à Rysbrock, à Hello, à Villiers. Témoin cette méditation transcendantale et vertigineuse : « La conscience publique a souvent protesté contre le dogme implacable des peines éternelles : peut-être saisirait-on mieux cette théorie de l'irréparable si on la dépouillait de sa forme mythologique pour lui en donner une autre mieux appropriée aux habitudes de l'esprit moderne. Essayons :

Un homme a commis un crime cette nuit, sous le regard des étoiles. Elles sont si loin

qu'elles ne l'ont pas vu encore ; mais dans un siècle, dans deux siècles, dans trois siècles, leurs rayons échelonnés dans l'infini du ciel, éclaireront le meurtre. Ce qui est passé sera toujours présent quelque part ; s'il y a là-haut, n'importe où, dans une planète inconnue, un ciel ouvert, un télescope braqué (et pourquoi pas ?) il y aura là une voix qui sera la voix de la conscience éternelle, et qui dira : « Oh ! l'assassin ! » A toute heure, à jamais, l'écho de cette voix sera répercuté dans l'espace. Il y a des astres dont la lumière met trois mille ans à nous parvenir : pour eux, l'heure du crime sera dans trois mille ans l'heure présente. Le meurtrier s'est corrigé, il est devenu un saint ; mais quand ces juges lointains donneront leurs suffrages, il ne sera pour eux qu'un meurtrier.

Le sang répandu ne rentre pas dans les veines et aucun Dieu ne peut faire que ce qui est arrivé ne soit pas arrivé. Toute action coupable, injustice, violence, lâcheté ou trahison, une femme séduite, un enfant abandonné, un mauvais conseil, un mauvais exemple, entraîne dans la voix du mal des âmes qui,

sans cela, auraient pu tourner au bien. Elles en corrompront d'autres à leur tour, et indéfiniment se prolongera la chaîne maudite : malheur donc au premier anneau. Si le criminel se repent, sa conversion s'étendra-t-elle à tous ceux qu'il a perdus ? Que leur répondra-t-il quand ils l'accuseront devant l'inflexible justice ? Contre les arrêts de la loi morale, il n'y a pas de prescription : *æterna autoritas esto*, comme dit la loi des douze tables, la revendication est éternelle. »

L'humoriste dont j'ai parlé, moins âpre qu'Hello, moins mystérieux que Poë, moins aigu que Carlyle, offre plus d'analogie avec le Léopardi des réflexions philosophiques. La *Lettre d'un mythologue à un naturaliste* en fait foi, avec ses boutades sérieuses : « L'intelligence est partout même dans le règne inorganique. En voyant la régularité des formes cristallines, j'ai peine à croire que les minéraux soient aussi bêtes qu'on le dit. » — Cela ne fait-il pas songer à ces poissons auxquels Loewenhoeck promet l'immortalité ? N'oublions pas certaine comparaison entre la femme et l'Amphioxus, l'ancêtre des vertébrés,

qui vit « sans cerveau ni cœur » : « La femme n'est pas moins spontanée que l'homme dans ses affinités électives. Elle sent sa faiblesse, il lui faut un maître, et celui qui a pu la dompter pourra la protéger au besoin. L'histoire de Mars et de Vénus est éternelle ; ce n'est pas avec l'intelligence qu'on améliore les races : tant pis pour les philosophes s'ils sont plus chétifs que les sous-lieutenants. La femme est faite pour être mère : c'est sa fonction dans la nature et dans la société : tout ce qui ne sert pas à cette fonction est un hors-d'œuvre. Il ne faut pas trop d'esprit, cela fait des Célimènes, aussi inutiles que les fleurs doubles. » — « Dans les fables poétiques sur l'origine des héros, il est à remarquer que jamais les femmes mortelles n'acceptent de bonne grâce l'amour d'un Dieu. Zeus est obligé de se changer en cygne, en aigle, en taureau, il ne peut réussir qu'en prenant la forme d'une bête : si la femme savait que c'est un Dieu, elle n'en voudrait pas. Apollon le plus beau des immortels, n'a aucun succès en amour. Daphné se sauve à son approche, Coronis le trompe indignement, on ne sait pour

qui, pour le premier venu ; il suffit que ce ne soit pas un poète. Le Féminin, qui est la matière et la vie a une répugnance instinctive pour l'intelligence et l'idéal. »

Savant linguiste, poète plastique, Ménard devait se préoccuper des prosodies, qu'il étudie en effet, dans leurs rapports avec le latin dont il transpose les rythmes. Il va plus loin, et ce serait un étonnement de le voir tomber dans le volapuk bizarre représenté par l'orthographe simplifiée (qu'il invente et qu'on adopte après lui), si toute manifestation de cet esprit grave sans affectation et sérieux sans pédanterie ne devait faire réfléchir jusqu'au sourire. Car je commets l'infidélité de ramener les textes cités à leur écriture classique pour éviter le trouble qui résulte d'abord, d'une telle transformation dans l'*habitus corporis* du vocabulaire. Certes, c'est une déception pour les étymologistes épris de la figure des mots, que de trouver au substantif *filosofe*, une amoindrissante ressemblance avec filoselle ; et à l'appellation de *crétienne* une pénible similitude avec crétine. Louis *Filippe*, orthographié de cette façon s'apparente sou-

dain à Filippo Lippi pour nos souvenirs pleins de musées. Et c'est une injustice, à l'égard du peintre ému de tant de madones, que de l'assimiler à une poire. Le mot *fame*, écrit ainsi, ne semble-t-il pas bien plutôt offrir au latiniste le sens de *fama*, renommée; que la signification de femme, qui, pour nos cœurs, non moins que pour nos yeux, fournira toujours une presque rime avec gemme ? Cependant, un esprit soigneux s'y reconnaît encore. Mais combien d'ambiguités en présence du mot *luter* dans le sens de lutte, que la tournure de la phrase peut seule empêcher de confondre avec le même infinitif pris dans l'acception de boucher hermétiquement qui lui est propre. *Bèle* sera tenu par nous encore longtemps pour l'indicatif ou l'impératif du verbe bêler, plutôt que pour l'infaillible qualificatif dès longtemps appliqué à Hélène. Des *dates* demeureront des quantièmes et non des fruits. Et faudra-t-il s'accoutumer à lire écrit de la sorte l'adorable vers vespéral de Victor Hugo dans la « *Prière pour Tous :*

Alène du soir !

qu'on expose pourtant ainsi à se voir confondu avec l'aiguille d'un savetier manœuvrant dans le crépuscule. En outre, les privilèges déroutent dans ce 93 des lexiques. Pourquoi une exception en faveur du mot *science* osant conserver, par je ne sais quel passe-droit, une consonne surégatoire ?

Et cependant, Ménard n'a pas dû se tromper, imbu qu'il était du sens intime des vérités, orienté vers les mystères sacrés et les lois secrètes. Méfions-nous de nos vieux yeux routiniers, pleins de formules apprises, de caractères conservés, d'habitudes invétérées ; non moins que de nos antiques oreilles toutes bourdonnantes d'acoustiques en désuétude et de phonétiques révolues. Fions-nous à la conduite du savant et du sage qui a écrit comme un autre Ottoniéri : « Je suis habitué à être seul de mon avis et je m'en console, sachant que les paradoxes de la veille deviennent les axiomes du lendemain. C'est seulement quand les idées arrivent à cette dernière phase d'évolution qu'elles sont acceptées par les femmes, les fonctionnaires, les journaux républicains et les académies. »

Le portrait de Louis Ménard peint par son frère René Ménard, et qui se voit exposé au Luxembourg est ressemblant. Des yeux clairs dans un visage fumé, un peu d'un Çakya Mouni d'Occident, d'un Confucius Européen. Non des yeux limpides d'ignorer, mais illuminés d'avoir considéré toutes choses. Ascète ou brahme, dans la vie civile, ce petit vieillard sec, proprement mais peu élégamment vêtu de noir, offrait plutôt l'aspect de Schmücke, aux funérailles du Cousin Pons. Tel Louis Ménard aux obsèques de Leconte de Lisle. Mais un Schmücke lequel eût été lui-même collectionneur de concepts et de systèmes ; un Schmücke, *niger sed formosus*, tout en noir à l'extérieur celui-là, mais dont l'âme est étoilée, et dont le caractère se dépeint et s'illustre tout entier dans ce mot cristallin et clair : « Je doute fort que le plus beau progrès de la science vaille le sacrifice d'un seul principe de morale. »

A la peinture dont je parlais plus haut se rattachent une anecdote typique et deux mots notables de notre penseur : « Je suis bien vieux et bien cassé, disait-il un jour ; néan-

moins une bien grande et belle dame est devenue amoureuse de moi et sollicite mon portrait : c'est la ville de Paris qui souhaite cette effigie pour un de ses Musées. — Mais, ajoutait-il plus mystérieusement, ce n'est pas la seule dame qui me désire, je suis aussi courtisé par une autre. Cette dernière est moins belle, mais encore plus puissante, ce qui ne suffit pas à me la faire aimer. Cependant elle sait que je ne la crains pas. Elle s'appelle la Mort. » Ce dernier mot contient de la grâce et de la sagesse antiques. En effet, Ménard était un antique et un sage, en même temps qu'un chrétien et un juste, c'est le sceau de son effigie que cette médaille à double face, sans hésitation, sans hypocrisie. Elle lui vaut le titre géminé qu'il n'est que juste de lui offrir au début de cet Essai. Son paganisme mystique demeurera dans le Muséum des cultes exclusifs, comme une sorte de scepticisme croyant, d'électisme pieux, de religion encyclopédique — dirai-je de dandysme de la Foi, qui fait d'un tel dévot, comme un Brummel du rite, un d'Orsay du dogme. Le voici promulgué de sa propre plume : « Nous

consacrerons le Panthéon de l'Eglise universelle, et nous y replacerons toutes les formes de l'idéal que l'homme a appelées ses Dieux.

Car l'humanité ne s'est jamais trompée, tous ses dogmes sont vrais, tous les dieux qu'elle a adorés sont réellement des types divins. » Et il ajoute : « Quelques-uns de mes dialogues pourraient être signés par un évêque, d'autres sont plus sceptiques que mystiques. Cela n'est pas incompatible. Les philosophes reconnaissent depuis Socrate que le doute est le vestibule de la foi. J'ai introduit dans mes dialogues, tantôt un dieu, ou un diable, tantôt un abbé ou un libre penseur. Pour faire la synthèse des croyances il faut d'abord les critiquer. Cette synthèse religieuse, je l'ai reléguée comme un testament à la dernière page mais elle se déduit de l'ensemble du livre, où j'ai amassé les matériaux d'un panthéon ouvert à toutes les religions du monde, et assez large pour contenir les formes multiples de l'idéal.

Qui sait si les saintes traditions des vieux âges ne calmeront pas les inquiétudes modernes ? Assez de négations nous enchaînent dans la nuit, assez de doutes amoncelés nous

ferment la route de l'inconnu. Pour briser ce rempart, ce n'est pas trop de l'effort de toutes les croyances réconciliées. De plus en plus l'ombre nous enveloppe : que le grand ciel allume pour nous toutes ses étoiles. S'il est bon d'avoir une religion, il ne peut pas être mauvais d'en avoir plusieurs. Evoquons-les toutes à la fois du fond des vieux sanctuaires et qu'elles nous fassent entrer dans la communion universelle des vivants et des morts. »

Et c'est un gracieux couronnement de cette pyramide de dieux, que le culte suprême et final voué par notre pèlerin libre penseur à Marie Immaculée. Nombre de fois il en témoigne au cours de son livre : son amour du Féminin contrarié par les faiblesses de la femme, semble se raffermir et se rafraîchir au penser de la Vierge. « Quand une femme s'est trompée si tristement, dit-il d'une autre Eve, elle devrait au moins s'essuyer le cœur. » Mais, ailleurs, il conclut : « Rien de plus transparent, que ce gracieux symbole de la Vierge Mère, qui devait fournir à la Renaissance un type nouveau du Féminin éternel. La madone est la plus subtile création de l'art chrétien :

c'est encore plus beau que les cathédrales gothiques ou les fresques du Vatican. »

Parmi toutes les idoles qui faisaient de l'oratoire de Louis Ménard comme un vestibule de la Tentation de saint Antoine, je ne doute pas qu'on n'ait vu fleurir et s'azurer les pédestres roses blanches et les pans de l'écharpe de la Vierge de Lourdes. Mais il y a mieux. Un grand chagrin de famille attrista les derniers ans du vieux mythologue : la consomption d'une fille chérie. Et ce fut le calice d'amertume de ce vieillard crédule et incroyant de ne pouvoir obtenir des siens le transfert de la malade au sanctuaire pyrénéen qui lui promettait le miracle.

La synthèse religieuse promise, le testament de la dernière page les voici dans les strophes de *Panthéon*, conclusion et couronnement de cette Babel des Religions qui, toutes, s'y confondirent sans cesser de s'entendre.

PANTHEON

Le temple idéal où vont mes prières
Renferme tous les Dieux que le monde a connus.
Evoqués à la fois dans tous les sanctuaires,
Anciens et nouveaux, tous ils sont venus ;

Les Dieux qu'enfanta la Nuit primitive
Avant le premier jour de la Création,
Ceux qu'adore, en ses jours de vieillesse tardive,
La terre, attendant sa rédemption;

Ceux qui s'entourant d'ombre et de silence,
Contemplent à travers l'Eternité sans fin,
Le monde qui toujours finit et recommence
Dans l'illusion du rêve divin;

Et les Dieux de l'ordre et de l'harmonie,
Qui dans les profondeurs du multiple univers,
Font ruisseler les flots bouillonnants de la vie,
Et des sphères d'or règlent les concerts;

Et les Dieux guerriers, les Vertus vivantes
Qui marchent dans leur force et leur mâle beauté,
Guidant les peuples fiers et les races puissantes
Vers les saints combats de la liberté;

Tous sont là : pour eux l'encens fume encore,
La voix des hymnes monte ainsi qu'aux jours de foi;
A l'entour de l'autel, un peuple immense adore
Le dernier mystère et la grande loi.

Car c'est là qu'un Dieu s'offre en sacrifice :
Il faut le bec sanglant du vautour éternel
Ou l'infâme gibet de l'éternel supplice,
Pour faire monter l'âme humaine au ciel.

Tous les grands héros, les saints en prière,
Veulent avoir leur part de divines douleurs;
Le bûcher sur l'Œta, la croix sur le Calvaire,
Et le ciel, au prix du sang et des pleurs.

Mais au fond du temple est une chapelle
Discrète et recueillie, où, des cieux entr'ouverts,
La colombe divine ombrage de son aile
Un lys pur, éclos sous les palmiers verts.

Fleur du paradis, Vierge immaculée,
Puisque ton chaste sein conçut le dernier Dieu,
Règne auprès de ton fils, rayonnante, étoilée,
Les pieds sur la lune, au fond du ciel bleu.

Panthéon dont le suprême étage s'étoile et se parfume du Lys Virginal, aux mains de cette candide déesse du Christianisme dont le païen mystique a noblement parlé — et qui lui sourit.

Robert de MONTESQUIOU.

LETTRE DE M. HENRI DE REGNIER

Monsieur,

J'ai connu Louis Ménard et je l'ai admiré comme l'homme de notre temps qui savait peut-être le mieux l'antiquité. J'ai lu quelques-uns de ses livres et particulièrement les *Rêveries d'un païen mystique* où de beaux vers se mêlent à une prose forte et délicate, et j'ai gardé un souvenir fort précieux de ce petit vieillard maigre et ratatiné, aux yeux clairs qui voyaient loin dans le passé et dans l'avenir, et qui conversait, en leur langue, avec les Dieux de la Grèce, qui sont encore les nôtres.

Croyez, Monsieur, à mes sentiments de sympathie.

Henri DE RÉGNIER.

LETTRE DE M. FERNAND GREGH

Monsieur,

Oui, s'il plut à Louis Ménard de vivre et de mourir dans le silence, il doit plaire à ceux qui l'ont admiré de perpétuer son souvenir.

Je n'ai lu de lui que les *Rêveries d'un païen mystique* qui sont nobles et délicieuses. Mais ce que je trouve plus beau que son œuvre même, c'est sa vie. Il fut en nos temps de travail divisé à l'extrême, un de ces esprits comme il en fleurit à la Renaissance italienne, un esprit fraternel au monde, en qui les Muses, gracieuses ou savantes, menaient un chœur harmonieux.

Il reste de lui, avec des pages admirables, un haut exemple.

Fernand GREGH.

LETTRE DE M. MARILLIER

Cher Monsieur Champion,

Par un gai soleil, qui vêtait d'argent clair les branches défeuillées et mettait un sourire aux façades des maisons, nous avons accompagné au cimetière la dépouille frêle de Louis Ménard. Son corps amenuisé par la vieillesse s'en est allé vers le ciel lumineux en légère fumée, ainsi qu'une offrande à ces vivants radieux, à ces astres bienveillants et forts qu'adorait son âme éprise d'harmonie, d'ordre et de beauté : il ne reste plus de lui qu'une poignée de cendres et déjà l'oubli se fait autour de son nom. Il était oublié d'ailleurs longtemps avant qu'il eût quitté la terre , l'ombre où il aimait à vivre s'était faite plus épaisse sur ses dernières années et nul bruit du dehors ne le venait troubler en cette calme solitude où il s'était enfermé parmi les livres d'autrefois et les images des dieux morts. De cette solitude, il lui eût été fort aisé de sortir et cette ombre, il l'eût dissipée d'un geste, s'il

l'eût souhaité, mais il dédaignait les succès faciles et les applaudissements qu'arrachent à la foule la réclame et la mode. Passionné de justice, affamé d'égalité, il avait payé de l'exil le cri de pitié et de haine qu'avaient arraché à ses lèvres les cadavres sanglants des travailleurs qu'en ces journées sinistres de juin le parti de l'ordre avait entassés sous les pas de la République, et dans toutes ses paroles rayonnait le culte du droit, du droit surtout des vaincus et des faibles, qu'il magnifiait en ce langage élégant et robuste que lui avaient enseigné ses ancêtres spirituels, les chantres inspirés de la Hellade, mais il se complaisait dans son isolement et ne désirait point la société de ceux qui ne s'enchantaient pas au même rêve d'idéale liberté et d'universelle tolérance. Ce n'était pas chez lui aristocratique dédain ni morgue de lettré : il avait pour le travail et pour la pauvreté un respect ému et religieux et tenait en haine les pédants. Les âmes simples ne s'y trompaient pas au reste et les auditeurs de ses leçons du soir, ceux du moins que ne décourageait pas la faiblesse de sa voix et qui ne se laissaient pas déconcerter

par l'apparente étrangeté de sa dévotion à la Grèce d'autrefois, ouvriers manuels, employés de commerce ou de banque, sentaient se communiquer à eux l'ardente chaleur de sa foi démocratique et cette passion frémissante pour la beauté dont il était possédé tout entier. En ce maigre visage de vieillard vivaient de grands yeux, qui semblaient toujours regarder l'invisible, et en ces yeux une lueur s'allumait qui illuminait de joie ses traits ironiques et austères quand passaient devant eux la théorie sacrée des Immortels, le chœur glorieux des lois vivantes du Cosmos, des lois d'harmonie et de justice. Sa vie s'était passée dans la familiarité des héros et des dieux de la Hellade, mais il n'était devenu étranger ni à son temps, ni à son pays et il unissait en un même amour Athènes et Paris. Il semblait qu'au jour de ses funérailles la grande ville eût le sentiment de la jalouse tendresse qu'il éprouvait pour elle et qu'elle se fût parée d'azur léger et de clair soleil pour lui faire fête, alors que pour la dernière fois il parcourait ses rues. Sans doute, il aimait la France, mais son attachement n'allait pas sans réticences et sans réserves. Le

vieil esprit communaliste était demeuré en lui singulièrement vivace, il se méfiait des « ruraux », auxquels il prêtait de noirs desseins d'oppression et de basse tyrannie, il raisonnait avec des souvenirs et se représentait Paris comme le champion, jamais dompté en dépit de ses défaites, des libertés publiques et des doctrines d'égalité. Il avait adoré d'une trop exclusive piété les dieux de la cité et, dans sa conscience, Paris s'était transformé en une sorte d'Héraklès, lumineux vainqueur des Puissances de la nuit, protecteur des faibles et des souffrants, sectateur fidèle de la justice et du droit, inaccessible aux défaillances et aux lâchetés qui sont le lot commun des hommes. Il avait négligé en son culte les divinités rustiques ; il semble qu'elles se soient vengées et qu'elles aient pris à faire mentir quelques-unes de ses prédictions une cynique et subtile joie. Les dieux se plaisent aux erreurs des sages et il n'est par bon de blasphémer les noms sacrés de Déméter ou du grand Pâris, protecteur des bergers. Dans la pénombre de la nuit pâle, qui descendait sur son âme où se dressaient, en leur candeur victorieuse des âges, les

statues des Immortels, gardiens des traditions des cités, Athènes et Paris s'étaient confondus; il lui semblait entendre Sophocle chanter près du grand fleuve où flotte le vaisseau de Lutèce, et il s'étonnait que dans les jours de crise Démosthène n'haranguât point le peuple sur la place de l'Hôtel-de-Ville ou du haut des marches du Palais de Justice. Confusion du reste n'est point toujours erreur : l'âme ardente et légère d'Athènes vibrait, elle aussi, à tous les souffles qui passaient dans l'air ; elle ne fut peut-être jamais infidèle à son idéal — il faut honorer les morts d'une bienveillante piété — mais elle prit souvent pour monter jusqu'à lui de bien étranges routes. — Cette inquiète défiance envers la Province étonnait en ce libre esprit, hospitalier à toutes les croyances, sympathique à tous les hommes, encore qu'il ne pardonnât qu'avec quelque effort aux Barbares leurs victoires sur les aigles romaines. Il leur en voulait surtout de s'être convertis au monothéisme, qu'il jugeait attentoire à la dignité de l'homme, et périlleux pour sa liberté. Il avait admis le Christ en son panthéon : c'était pour lui le

dernier né des dieux et le plus grand de tous, le plus digne d'être aimé. Mais il se rebellait contre sa prétention de régner seul sur les âmes et de les posséder tout entières. Zeus, Athéné et la blanche Artémis, Héra, gardienne de la sainteté du mariage, et Hermès à la verge d'or, lui semblaient avoir droit à une place dans le temple aux côtés du Fils de l'Homme et de la Vierge très pure, dont il est né.

Il aimait d'ailleurs à exonérer la mémoire de Jésus de cette accusation d'absolutisme et il rejetait la faute tout entière sur Iahvé, le dieu sombre et jaloux des déserts d'Arabie, comme il se plaisait à l'appeler ; s'il avait été antisémite, c'eût été sans doute parce qu'il aurait pris en mains les droits méconnus de tous les Baâlim dont l'Eternel n'avait pu souffrir les images devant sa face. Louis Ménard ne fut jamais intolérant que pour l'intolérance : il était accueillant à toutes les pensées, à tous les dogmes, à tous les symboles ; il lui semblait qu'il n'était pas d'erreur où ne palpitât une âme de vérité. Il se croyait citoyen d'Athènes, mais il l'était bien plutôt d'Alexandrie. Son intérêt s'étendait à toutes choses et

les limites de sa curiosité étaient celles de l'univers : jamais il ne put prendre sur lui de se spécialiser, il avait en haine et le mot et ce qu'il signifiait. Il fut peintre, poète, historien et philosophe ; il prit — par la plume — la part la plus active aux grandes luttes politiques qui déchirèrent sa patrie *(Le Prologue d'une Révolution)* et il se montra en toutes circonstances l'infatigable champion de cette patrie de son âme, la Grèce. Comme ses grands ancêtres de la Renaissance, il ne comprenait pas que l'on pût séparer de l'étude de l'homme celle de la nature et il s'appliqua avec la passion d'un Paracelse à des recherches de chimie organique : il fit, chemin faisant, une découverte, celle du collodion, qui aurait pu lui créer une fortune. Mais, épris de la vérité, il ne sut jamais s'astreindre à la poursuivre avec les méthodes précises et rigoureuses que la science moderne met aux mains des chercheurs.

Prodigieusement instruit, il avait un dédain pour l'érudition exacte et minutieuse. Les éditions critiques des auteurs grecs et latins, publiées au cours de ce siècle en Allemagne

et en France, lui déplaisaient ; les notes qui encombrent le bas des pages lui semblaient enlever au livre quelque chose de sa grâce et de sa beauté, et il relisait Homère et Hésiode, Lucrèce et Virgile, dans les feuillets jaunis sortis des presses des Elzévirs ou des Aldes. Il s'intéressait moins à l'histoire en naturaliste qu'en philosophe et en artiste ; la légende lui paraissait plus vraie que la réalité, si elle était plus belle et les actions des hommes lui importaient surtout par les leçons qu'il en tirait pour bien vivre : enseigner l'histoire, c'était avant tout pour lui enseigner la justice. Il n'admettait pas que l'injuste pût jamais être utile et il croyait fermement qu'une Némésis s'attachait à ceux-là qui avaient violé les lois non écrites, gravées dans la conscience humaine, et qu'ils étaient condamnés à périr au sein de leur triomphe, accablés sous le poids de leurs fautes. Sa morale était la morale même du stoïcisme, mais c'était celle des premiers disciples du Portique qui divinisaient l'effort, ce n'était pas la morale d'un Marc-Aurèle. Il n'eut jamais l'âme d'un résigné : il lui semblait qu'il y avait une lâcheté

et une sorte de crime contre l'immanente justice à se laisser écraser par les forts sans tenter contre eux la lutte, sans jeter vers le ciel un cri vengeur et douloureux. Sans doute, alors que ses forces l'avaient abandonné, il s'enferma dans le silence et dédaigneux de la douleur, indifférent à ce qui passe, les yeux fixés sur son rêve de vivante beauté et d'équité éternelle, il attendit stoïquement la mort. Hermès Psychopompe lui montrait la route de l'Hadès et son âme se réjouissait de trouver parmi les justes, le Christ près de Socrate et Hypatie assise aux pieds de Marie. Mais ce repos, il estimait que nul n'y a droit qui ne l'a conquis par l'incessante bataille pour la cause sacrée du droit ; il n'avait que dédain pour les poètes qui s'enferment en leur tour d'ivoire et méconnaissent leur fonction divine : ils étaient à ses yeux les conducteurs du peuple, les apôtres de la liberté et de la justice, c'était à eux de dire le droit et de mettre au cœur des humbles un songe de beauté où se put consoler leur misère.

Votre bien dévoué.

L. MARILLIER.

LETTRE DE M. A.-F. HEROLD

Monsieur,

Votre demande me surprend au cours d'un voyage, et je ne puis vous répondre que très brièvement ; mais je suis heureux d'apporter mon hommage, si peu qu'il vaille, à la mémoire de Louis Ménard.

Louis Ménard était un parfait écrivain, et peu d'hommes de nos jours, ont su, comme lui, exprimer des pensées altières en une langue noble et pure. Il avait l'amour des temps helléniques et il les avait étudiés avec un scrupule singulier : il fut le seul, peut-être, à connaître, ou, du moins, à comprendre certains hommes, certains faits, certains livres. D'ailleurs, il avait l'imagination vive et, parfois, hasardeuse, et il lui arriva d'interpréter les choses. que lui enseignait son érudition avec une hardiesse héroïque : et son œuvre y gagne de la force et de la majesté.

J'ai eu l'honneur de rencontrer souvent Louis Ménard. Sa conversation, nette et ra-

pide, était toujours curieuse, et, souvent, l'on en gardait de précieuses leçons. Ceux qui ont connu Louis Ménard n'en perdront jamais le souvenir, et certains de ses écrits, vers ou prose, seront un jour, estimés des plus beaux parmi ceux de ce temps.

Je vous remercie, Monsieur, de votre aimable demande, et vous prie de croire à mes sentiments dévoués.

A.-F. HÉROLD.

LETTRE DE M. MAURICE SPRONCK

Monsieur,

Nul hommage n'est plus mérité que celui que vous voulez rendre à Louis Ménard, et je vous remercie de m'avoir associé à ceux qui apporteront à ce rare esprit le témoignage de leur admiration.

Je n'oublierai jamais l'émotion esthétique et intellectuelle profonde que me valurent, la première fois où j'ouvris le mince volume, les *Rêveries d'un païen mystique.* Que Louis Ménard ait été un peu écrasé par la gloire éclatante de Leconte de Lisle, c'est possible et c'est même certain. Et pourtant, malgré divers points de contact d'ailleurs assez superficiels, il me semble que ce n'était point là deux écrivains absolument assimilables.

Le cerveau de l'auteur des *Poèmes Antiques* apparaît sans doute plus vaste, plus compréhensif, plus universel. Mais, en revanche combien exquise et parfois puissante fut l'ori-

ginalité de ce pur Grec alexandrin, égaré en notre époque, que représente Louis Ménard ! Et quel reflet de délicate beauté il nous apporte avec lui de ces temps lointains, où sa pensée a réellement vécu.

Sa gloire, comme son génie, fut et restera d'essence un peu subtile. Mais peut-être, après tout, n'est-ce pas là la moins enviable que doive rêver un poète comme celui dont vous voulez entretenir le culte.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus sympathiques et dévoués.

Maurice SPRONCK.

LETTRE DE M. J.-S. BARES (1)

Mon cher confrère,

... Le plus grand des réformistes par la force de ses convictions, l'austérité de ses mœurs et l'étendue de ses connaissances vient de mourir.

Il portait le nom qi nous sert de titre et avait toujours figuré en première ligne, parmi ceus qi travaillent pour hâter l'avènement de la justice et de la vérité.

Dès 1848, on le trouvait, à côté de Proudhon, parmi les plus ardents apôtres de la liberté. Plus tard, il conut Karl Max, Leconte de l'Isle, Renan et Charles Renouvier.

Dézenchanté par la vaine turbulence de la jénéracion à laquèle il apartenait et dégoûté d'une vie politique qi ne reflétait qu'un profond égoïsme, il consacra ses loizirs aux tra-

(1) Une des erreurs de Louis Ménard, vers la fin de sa vie, fut d'adopter l'orthographe nouvelle; il était intéressant dès lors d'apporter à cette sorte d'enquête littéraire la collaboration de M. J. S. Barès, directeur de la *Réforme ortografique*.

vaus de la morale et aus études profondément filozofiques des relijions de l'humanité.

Il éleva ainsi son esprit au dessus des passions des mortels et put considérer du haut de son izolement altier et serein, les sucsessives transformacions relijieuzes et politiques qi ont conduit l'home à l'état social actuel.

De là son esprit de souveraine bonté, la profondeur de son jujement, la clarté de son expression, la force et la poézie qi animent aussi bien sa prose que ses vers.

De là aussi le peu d'amour q'avaient pour lui ses contemporains : en face de sa grandeur rayonnante et sereine, ils se sentaient trop mesquins, trop petits.

A le lire, on croit entendre rézoner la voix d'un des dieus desquels il parle. Il écrit :

« Il y a un raport nécessaire entre la morale des peuples et leur relijion. Qelqe nom qu'il done à ses dieus, l'Orient n'adore qe la force. Devant les formidables puissances qi l'étreignent et l'écrazent, l'home humilié ne peut qe suplier et obéir. La loi descend du ciel au milieu des éclairs ; le peuple la reçoit à jenous et l'exécute en tremblant.

Les relijions unitaires nient le droit de l'home et ne lui parlent qe de ses devoirs. Devant la toute puissance divine, la moralité disparaît avec la liberté.

Au lieu de voir dans la nature des forces aveugles, le grec y voit des lois vivantes. Ces lois sont les dieus q'il conçoit à son imaje : les dieus d'Homère ressemblent à des héros et les héros s'élèvent au rang des dieus. La loi ne descend pas d'en haut, èle naît du concours harmonieus des volontés unies. Ele a pour principe l'Egalité, pour but la Liberté, pour gardien le Devoir, pour sancsion la Conscience, pour forme la République.

Dans l'âpre Idumée, si Job se plaint de l'injustice l'Iahweh, le dieu du dézert lui répond : « Où étais-tu qand je semais les étoiles ? » Job se tait ; un grec aurait dit : « Seigneur, tu es fort, mais cela ne te dispense pas d'être juste. »

Les frazes lapidaires se suivent ainsi, fouillant la conscience humaine à travers les siècles et du haut des réjions filosofiques qi ne sont ateintes qe par un bien petit nombre de mortels.

Parmi les écrivains du jour, en est-il un capable d'élever sa pensée jusqu'aus hauteurs vertijineuzes où planait l'esprit de Ménard ; et, si nous le possédons, ce saje mortel est-il capable de s'exprimer en des frazes cizelées avec autant de précizion, de grandeur et d'éloquence ?

Je ne le pense pas.

* * *

Come on le conçoit, un individu ainsi rempli par l'idéal de la justice et du progrès devait être vite rebuté par le révoltant égoïsme qi règne de nos jours. Aussi s'était-il retiré de la lute en stigmatizant come suit, notre époque, ses homes et ses mœurs :

CREMUCIUS CORDUS

Les peuples vieillis ont besoin d'un maître
Ce n'est plus en eus q'ils cherchent la loi.
Dans un autre siècle il m'eût falu naître :
Il n'est point ici de place pour moi.

L'idéal qu'avait rêvé ma jeunesse,
L'étoile où montaient mes espoirs perdus,
Ce n'était pas l'art, l'amour, la richesse,
C'était la justice, et je n'y crois plus.

Mais je suis bien las de ces tiranies
Q'adore en tremblant le monde à jenous.
Peuples énervés, races acroupies,
Nous léchons les pieds qi marchent sur nous.

Le prézent est plein d'odieuzes chozes,
L'avenir est morne et dézespéré :
Si l'on peut choizir ses métemsicozes,
Ce n'est pas ici qe je renaîtrai.

Qand la mort, brizant la dernière fibre,
Au limon natal viendra m'ararcher,
S'il est qelqe part un astre encore libre,
Là haut, dans l'éter, je l'irai chercher.

Come de juste, un esprit aussi éclairé, un home pénétré par un aussi grand esprit de lojique, ne pouvait manquer de vouloir suprimer les miliers d'ilojismes qi émaillent ce q'on apèle indûment notre *ortografe*. Il ne voyait aucune raizon pour faire produire à une même cauze des éfets diférents, ni, par conséquent, à écrire de façon distincte des mots de même nature et de même orijine. Il ne comprenait pas la convenance d'avoir une langue écrite diférente de la langue parlée.

Ménard, qi était la logique même ne voulait pas écrire canto*nn*ier avec deux *n* et canto*n*al avec un *n* ; p*h*énomène avec *ph* et *f*antôme avec *f* et ainsi des miliers de caprices de notre cacografie académique. Il voulait ortografier d'une même façon tous les mots de même nature et de même orijine. Ne comprenant pas le besoin d'employer pluzieurs caractères pour produire un même son, il lui répugnait de produire le son *s* par trois caractères distincts dans le seul mot a*ss*-*s*o-cia-*t*ion, le son *k* par *k* dans *k*ilo, par *c* dans *c*oin, par *q* dans pi*q*ûre, par *qu* dans *qu*el*qu*e, par *ch* dans *ch*aos, etc.

Il se refusait à employer les miliers d'absurdités qe nous somes forcés d'aprendre sous peine d'être qualifiés d'ignorants par les fanatiques aveugles qi nous font passer sous le joug de toutes les supersticions. Esprit indépendant et éclairé, il ne pouvait se laisser conduire par ceux qi marchent par le sentier de l'erreur.

En cela encore il devait se heurter à l'indomtable routine de notre époque et sa lute presque infructueuze contre la supersticion de

l'ortografe, ne lui avait pas cauzé moins de dézagréments qe ses combats contre la supersticion relijieuze et contre le matérialisme qui nous ronjent.

Malgré tous ses déboires, Ménard avait conservé un fonds de gaîté qi, de temps en temps, se montrait dans un cadre où pétillait l'esprit.

Lors de sa dernière vizite au *Réformiste*, nous cauzames longuement de la réforme, de la vie et même de la mort q'il sentait venir.

— Je suis vieus et bien cassé, me dizait-il, néanmoins une bien grande et bèle dame est devenue amoureuse de moi et a solicité mon portrait.

— Diable, lui dis-je, cète dame ne semble pas vous croire aussi cassé qe vous prétendez l'être.

— Je n'en sais rien, me dit-il, mais le fait est vrai. — Mais, mon cher maître, je n'en doute pas. — Oui, je vois qe vous en doutez, mais pour qe vous n'en doutiez plus, je vais vous dire son nom. — Come vous voudrez. — Eh bien, la dame en question n'est autre qe la Ville de Paris qi m'a demandé le por-

trait dont je vous ai parlé pour le placer au muzée du Luxembourg.

Aussitôt son explication terminée, le cher maître se mit à rire et je fis come lui, bien qe ce fut un peu à mes dépens.

Un moment plus tard, Ménard reprenait : « La Ville de Paris n'est pas la seule dame qi me dézire, je suis aussi courtizé par une autre. Cète dernière est moins bèle, mais èle est encore plus puissante, ce qi ne sufit pas à me la faire aimer. Néanmoins, èle sait qe je ne la crains pas. Voulez-vous savoir son nom ? — Je veus bien. — Ele s'apèle la Mort.

Hélas ! les deus amoureuzes de l'inoubliable et grand Louis Ménard ont obtenu satisfacsion : l'une a reçu le portrait et l'autre a emporté l'orijinal.

Je vous serre cordialement la main.

Jean S. BARÈS.

LETTRE
DE M. FRANCIS VIELE-GRIFFIN

Monsieur,

Volontiers vous exprimerais-je mon admiration raisonnée pour le digne poète Louis Ménard ; votre lettre me trouve occupé par mon prochain départ. Un curieux détail d'histoire littéraire, cependant, à la hâte :

Louis Ménard est proprement le père du « Symbolisme ».

C'est dans la préface à ses *Poèmes*, que Maurice Barrès lui communiqua, que Paul Adam put remarquer la proposition : « Les dogmes s'énoncent en symboles. » Le « Symbolisme » était né : Jean Moréas étouffa sous ce mot sonore le ridicule terme « Décadent » — et Paul Adam formula ainsi le devoir du nouveau poète : « Inscrire un dogme dans un symbole ».

Puisse ce piquant détail intéresser vos lecteurs. Et souligner l'influence incontestable

des beaux livres de Louis Ménard dans l'éducation esthétique de la génération de 1885.

Recevez l'expression de mes sentiments sympathiques.

Francis VIÉLÉ-GRIFFIN.

LETTRE DE M. EDMOND PILON

Monsieur et cher confrère,

C'est dans le silence recueilli de cette vieille cour de Rohan, entre les boutiques basses de la cour du Commerce et le calme rustique de cette rue du Jardinet qu'occupaient autrefois les jardins de l'Hôtel Vendôme que Louis Ménard est mort. Et c'est là que je l'ai connu. Son logis, encombré de livres et de gravures, était bien choisi pour la retraite et la méditation. Tout ce que les religions et les philosophies ont produit d'ouvrages était accumulé dans les rayons d'une haute bibliothèque. Au-dessus, marbre blanc et pur, Pallas Athéné se tenait avec son égide. C'est elle qui présida sans doute, du haut de sa majesté calme, aux rêveries profondes et adorables du doux païen mystique qu'était Louis Ménard. C'est à l'ombre blanche de son péplos que sa vieillesse souriante et laborieuse s'endormait tranquillement. C'est elle aussi qui le consolait des orages. Car ce sage avait été mêlé aux orages.

La Révolution de 1848 l'avait trouvé du côté du mouvement insurrectionnel. Proudhon l'avait eu comme collaborateur au *Peuple* et il arriva souvent, par la suite, que cet artiste délicat, ce mythologue subtil et érudit, se trouva intéressé aux événements de son époque avec cette sorte de curiosité philosophique de ceux qui ont vécu dans le commerce des dieux de toutes les religions. Dans son respect pour les traditions de chaque peuple, Louis Ménard avait su concilier ingénieusement tous les mythes et nous aimons assez à nous le figurer comme un petit-fils de l'empereur Julien. Et il a écrit lui-même dans cette langue d'une orthographe simplifiée qui lui était personnelle :

Le temple idéal où vont mes prières
Renferme tous les dieus que le monde a conus.

Mais Louis Ménard était plus tolérant que l'empereur Julien. Il ne laissa point Zeus l'emporter, chez lui, sur Jésus de Galilée.

Il savait bien que la distance n'est pas très grande qui sépare l'Acropole de la Montagne des Olives. Il avait visité l'une et l'autre,

ainsi que M. Renan. Et il aimait Mathieu tout autant que Lucrèce. Aussi ne pensait-il pas que les dieux fussent morts ; et il avait la bonté de trouver de la beauté à tous. De là ce respect de la vie et du verbe, et cette sorte de mansuétude qui le caractérisait et lui faisait prêter de l'intérêt aux plus humbles êtres : « La sœur de Claude Bernard, pour réparer les crimes de fisiologie expérimentale, écrivait-il, a ouvert un asile de chiens. Au jugement dernier cète ofrande expiatoire d'une umble conscience de fame pèsera plus dans l'infaillible balance que toutes les découvertes de son frère. »

Ainsi pensait cet homme qui avait connu Karl Marx et Leconte de Lisle, Proudhon et M. Renan, Théodore de Banville et Charles Renouvier. Les ouvrages qu'il a écrits sont nombreux. Il en a composé quelques-uns avec M. René Ménard qui était son frère et son ami. Tous deux ont professé sur l'histoire et les arts décoratifs. L'un a produit des toiles d'un sentiment délicat et inspiré. L'autre a écrit, en outre de ses nombreux ouvrages en proses, des poèmes d'un beau relief. Leur vie harmonieuse

et simple demeurera comme un exemple et comme un honneur pour les lettres et pour les arts français.

Croyez, Monsieur et cher confrère, à mes meilleurs sentiments.

Edmond PILON.

LETTRE DE M. PHILIPPE DUFOUR

Monsieur et cher confrère,

Vous me faites l'honneur de me demander quelques souvenirs sur Louis Ménard. Bien volontiers, je défère à votre désir, heureux de pouvoir exprimer hautement tout le respect et toute l'admiration que m'inspire l'œuvre du grand helléniste qui vient de mourir.

Je l'ai connu chez Leconte de Lisle et souvent l'y ai vu aux causeries d'après-midi des dimanches, qui réunissaient régulièrement, dans un cercle intime, les amis et les admirateurs choisis du Maître : José-Maria de Hérédia, Henri Houssaye, de Guerne, Haraucourt, Léon Barracand, Henri de Régnier, Pierre Quillard, Ferdinand Hérold, pour ne citer que les noms les plus connus.

Louis Ménard déconcertait tout d'abord par

(1) M. Philippe Dufour est l'auteur d'un livre intitulé : *Poèmes légendaires*, qui contient de très beaux vers d'une forte inspiration et d'une langue parnassienne très pure.

son apparence. La figure osseuse, l'œil cave, où la flamme du regard s'allumait ainsi qu'au fond d'un antre, la barbe comme élimée, dédaigneux des puérils artifices de toilette et toujours accoutré avec quelque négligence, il ne rappelait guère un hiérophante lui qui, cependant, aurait autrefois été digne de l'initiation aux mystères d'Eleusis et aurait, comme Hypéride, défendu Phryné ; mais il faisait songer plutôt à un vieil alchimiste, contemporain des Paracelse ou des Raymond Lulle. Tandis qu'avec sa haute silhouette, que l'âge n'avait pas alourdie ; son noble visage, d'un caractère tout à la fois antique et monacal ; son front lumineux, où rayonnait majestueusement une habituelle splendeur de pensée ; son œil d'un bleu éclatant, profond et clair, Leconte de Lisle apparaissait comme un être vraiment olympien qu'Euhémère eût jadis divinisé. Et le contraste physique était saisissant, de ces deux hommes également épris de la beauté morale et plastique selon l'hellénisme et si différents d'aspect. Leur affinité était toute intellectuelle et tenait à leur identique et fervent amour du génie grec. Ils étaient liés par

des idées semblables et de communs souvenirs. Ensemble ils avaient fait le coup de feu en 1848 ; ensemble ils avaient été arrêtés sur une barricade. Et nous, les jeunes, nous les retrouvions toujours unis par les mêmes rêves augustes et lointains, en face de notre civilisation utilitaire.

« Je voudrais bien savoir, disait ironiquement Leconte de Lisle, si après l'Exposition (c'était en 1889) nous serons meilleurs et plus intelligents qu'au siècle de Périclès. »

— « Là est toute la question, répondait Ménard, dont le front méditatif s'animait soudain, et l'on ne peut la résoudre encore que négativement, puisque l'on s'est maintenant borné à un effort purement matériel, et que les dieux intérieurs de l'homme sont morts en lui. »

S'il est indéniable, en effet, qu'au point de vue du machinisme, l'inventeur et l'ouvrier ont transformé la face de la terre, il est non moins évident que l'erreur capitale de notre époque, enivrée de matérialisme par ses découvertes et par ses œuvres uniquement appliquées à la vie positive, est d'avoir méconnu et laissé péri-

cliter tout ce qui sort du deux et deux font quatre.

Qu'est-ce donc, en somme, qu'un progrès qui néglige, soit par impuissance originelle, soit par mépris systématique, d'embrasser toutes les manifestations de l'existence, aussi bien dans l'ordre idéal que dans l'ordre réel et qui n'améliore pas parallèlement la vie morale et la vie physique ? Que nous importe, au fond, de voyager en diligence ou en chemin de fer, si, en même temps, les hommes ne deviennent pas plus fraternels, plus libres et plus heureux. Un pareil progrès, restreint et rabaissé à des modifications d'apparence. n'est-il pas qu'un leurre et une mystification ?

Telle est, en résumé, la critique formulée par Leconte de Lisle et Ménard contre le progrès strictement scientifique qu'ils jugeaient incomplet et souhaitaient plus efficace pour l'émancipation, l'ennoblissement et le bonheur de l'âme. Mais ils n'étaient ni hostiles, ni réfractaires à la science pure.

Rappelons-nous d'ailleurs ce que M. Jules Lemaître a écrit à propos du *Kaïn* de Leconte de Lisle : « On songe au Ve livre de Lucrèce ;

puis on se dit qu'il y a là autre chose encore qu'une intuition de poète, que la science contemporaine, l'archéologie, l'anthropologie ont seules rendu possibles de pareilles résurrections. »

Quant à Louis Ménard, l'impression de vieil alchimiste qu'il provoquait n'était point entièrement chimérique, car ce philosophe était aussi un savant. Longtemps, il se plut à travailler dans le laboratoire de Berthelot, et il découvrit le collodion. S'il avait pris un brevet pour exploiter sa découverte, il aurait gagné des millions. Ce fut un Américain, appelé Maynars, qui fit fortune par l'emploi du collodion dans la préparation des plaques photographiques et le pansement des blessures. Si bien que, grâce à la similitude verbale des deux noms, l'Américain bénéficia, non seulement du profit, mais encore du mérite de la découverte et que M. Berthelot dut publier une rectification pour détruire l'erreur qui s'accréditait et restituer à Louis Ménard l'honneur de ses recherches.

Ménard mania aussi le pinceau, mais avec moins de bonheur que son frère René. En son

logis de la place de la Sorbonne, les tableaux couvraient les murs jusques au plafond ; sur les meubles, sur les chaises, s'amoncelaient cartons, livres et papiers ; pour s'asseoir on devait déblayer un coin du lit. Du pittoresque fouillis de cette retraite d'homme simple et studieux émergeaient des statues, des bustes aux belles formes grecques ; au-dessus d'une porte, un *Zeus* magnifique et dominateur commandait aux plâtres, aux bouquins et aux visiteurs. Ce capharnaüm était bien l'intérieur qui convenait à un sage auquel suffiraient la beauté des chefs-d'œuvre antiques, l'ordre et l'harmonie des idées éternelles. Pour ma part, j'ai toujours soupçonné Ménard d'avoir fait de sa mise négligée une sorte de protestation silencieuse contre la laideur du vêtement actuel, qui ne vaut pas la peine qu'on s'y intéresse.

Au surplus, ses idées et ses goûts le portaient plutôt à la sévérité pour tout ce qui touche à l'esthétique moderne. C'est ainsi que je l'entendis faire un jour une critique éloquemment subtile de notre art décoratif : il prit comme exemple les statues qui ornent le

Louvre et les Tuileries. « Peut-on, disait-il en substance, concevoir rien de plus illogique et de plus maladroit que d'ériger des statues de marbre sur des fonds de pierre ? Au bout de peu de temps tout se confond dans un ton grisâtre, uniforme et monotone ; partout, plus de saillies, de plans, plus d'ombres ni de lumières. Que ne suivons-nous l'exemple des anciens, chez qui l'usage de la sculpture polychrome était général ! Nous aurions alors des statues qui prendraient du relief et s'élèveraient harmonieusement sur les façades, au lieu de s'y éteindre et s'y effacer. » Cette réflexion n'est-elle pas fort judicieuse ?

Quant à la bête grotesque qui surmonte le monument de Gambetta, dans la cour du Carrousel, et aux deux lions ratatinés et ridicules, pareils à des caniches efflanqués, qui se contemplent si niaisement aux extrémités de la balustrade entourant le bassin du Luxembourg, Ménard ne pouvait les regarder, affirmait-il « sans avoir envie de se suicider pour aller plus vite les oublier auprès d'Ictinus et de Phidias ». Cette boutade révèle l'âme athénienne de Ménard ; il est un livre qui nous

fait pleinement et magnifiquement pénétrer dans sa pensée et dans son cœur de philosophe : je veux parler des *Rêveries d'un païen mystique*, éditées par Alphonse Lemerre. Livre admirable, livre précieux entre tous, qui devrait être dans les mains et dans l'esprit de tous les citoyens d'une république et qu'il faudrait donner à commenter aux élèves de nos lycées. Les jeunes gens y puiseraient de lumineux et sûrs principes d'équité, d'idéalisme et de raison. Ils apprendraient à juger tout à la fois avec indépendance et respect les traditions ancestrales, les causes vaincues, les rêves sublimes Ne semble-t-il pas qu'une génération formée à cet enseignement apporterait, dans l'usage des droits personnels et la pratique des devoirs sociaux, un nouveau sens, vraiment civilisateur et beau, de la concorde civique, de la tolérance religieuse, de la liberté individuelle !

Oh ! le noble chef-d'œuvre que ce petit livre, vaste, divers, harmonieux, qui reflète toutes les faces de l'intelligence limpide, universelle et profonde de Ménard, et semble lui avoir été dicté par les Muses,

« *Des sages vénérés nourrices éloquentes* »

Car, ainsi que l'écrivait Théophile Gautier : « Ménard à la fois savant, peintre et poète, est un des esprits qui ont le mieux compris l'hellénisme et pénétré le sens de cette civilisation douce et charmante de l'homme s'épanouissant dans toute sa beauté, parmi des dieux presque pareils à lui. Entre ses sonnets, il en est un précisément, intitulé *Nirvana :* l'auteur y exprime ses aspirations à l'éternel repos et au néant divin, comme tous ceux qui ne sont pas nés de leur temps, que lassent les combats d'une vie sans intérêt pour eux, et que poursuit le souvenir d'une patrie idéale perdue. Louis Ménard était évidemment fait pour les entretiens du cap Sunium et des jardins d'Académus. C'est un grec né deux mille ans trop tard. »

Mais, un sens critique aussi intense, un pouvoir évocateur aussi clairvoyant que ceux de Ménard, embrassant toute l'humanité, la ressuscitant, l'étudiant dans ses passions, ses angoisses, ses erreurs, ses œuvres les plus reculées et les plus immédiates, de tels dons ne

s'exercent point sans conduire parfois au désenchantement.

Et la lassitude de vivre inspire alors à Ménard de beaux cris de vrai poète. Assurément son inspiration procède de celle de Leconte de Lisle ; il n'y a là d'ailleurs rien que de très glorieux, et l'auteur des *Rêveries d'un païen mystique* n'en a pas moins signé des vers personnels, très purs et très puissants Par exemple, dans *Stoïcisme :*

Les grands Dieux savent seuls si l'âme est immor-
[telle ;
Mais le juste travaille à leur œuvre éternelle,
Fût-ce un jour, leur laissant le soin de l'avenir.

Sans rien leur envier, car lui, pour la justice
Il offre librement sa vie en sacrifice,
Tandis qu'un Dieu ne peut ni souffrir ni mourir.

Et, dans *Résignation :*

Il faut que les grands Dieux, pour leur œuvre éter-
[nelle,
Reprennent le bonheur qu'ils nous avaient prêté !

Il dira aussi :

« La mythologie est la langue des religions et les symboles sont toujours transparents pour qui veut les comprendre. Ils sont l'incarnation vivante de la conscience humaine et

il n'est pas de poète ou d'artiste qui puisse en créer de plus beaux. Qu'on cherche, par exemple, une expression visible et plastique du dogme républicain de la fraternité : où pourrait-on trouver une légende plus saisissante que celle du juste mourant pour le salut des hommes ! Ce drame sublime de la Passion restera le type de toutes les condamnations injustes et de toutes les douleurs volontairement acceptées. »

Puis, avec la merveilleuse souplesse de compréhension que lui donnait son haut électisme, il écrira *Le Banquet d'Alexandrie* ou bien encore le *Voile d'Isis*, où il semble qu'on le retrouve dans le personnage d'Hermès et qui toucha de si près à ces deux poèmes de Leconte de Lisle : *Hypatie et Cyrille ; — Hypatie.*

Mais, si éclatant, si substantiel, si riche que soit ce livre des *Rêveries d'un païen mystique*, et bien que nous donnant la quintessence d'une longue vie d'étude, de méditation et de savoir, il ne constitue pas l'œuvre unique où il faille chercher Louis Ménard. Celui-ci a publié autrefois chez Charpentier des ou-

vrages aujourd'hui épuisés, et l'éditeur devrait réimprimer, pour la gloire des lettres françaises :

Du Polythéisme hellénique

La Morale avant les philosophes (thèse de doctorat)

Hermès Trismégiste.

Enfin, on trouve chez Delagrave trois autres volumes considérables qui, par l'exégèse, l'art et la philosophie font lumineusement revivre le passé : *Histoire des Israélites, Histoire des Grecs, Histoire des anciens peuples de l'Orient.*

Ces trois livres sont des plus remarquables. Leconte de Lisle estimait notamment le dernier supérieur et préférable aux ouvrages similaires de Maspéro, qui eux, sont inextricables et incommodes à consulter.

En cette *Histoire des anciens peuples de l'Orient*, on lit la phrase suivante, qui fait présager la si belle *lettre d'un Mandarin au directeur de la Critique philosophique :*

« Dans la morale bouddhique comme dans la morale chrétienne, la première des vertus est la charité. Celle des bouddhistes embrasse

toute la nature animée, et ils trouveraient bien imparfaite une morale qui autorise chez nous les vivisections et en Espagne les combats de taureaux. »

Tout ensemble mythologue, scoliaste, philosophe, poète et savant, se complaisant à admirer le passé, mais regardant aussi le présent, Louis Ménard a été trahi par sa destinée et n'a jamais été élevé à la place prépondérante qui lui était publiquement due. Il s'en consolait, m'a-t-il toujours paru, en pensant, avec une certitude bien légitime, qu'il laisserait des pages dignes de l'antiquité et en devisant d'Apollon et d'Isis avec Leconte de Lisle, qui professait une confiance absolue dans son goût et son érudition.

Je me rappelle que j'étais allé voir ce dernier au moment où la *Revue des Deux-Monde* venait de publier ses *Hymnes orphiques*. Comme je lui parlais de ces poèmes, le Maître me dit : « Oui, j'en suis content parce que mon vieil ami Ménard m'a dit que c'est dans ces vers que j'ai le plus profondément pénétré et rendu le génie grec. »

Tous ces souvenirs sont, hélas ! bien loin-

tains maintenant, mais non effacés. Je revois encore le cabinet de travail de Leconte de Lisle, boulevard Saint-Michel. Que d'heures charmantes et précieuses passées là, le dimanche, au milieu de la fumée des pipes et des cigarettes, tandis que les dieux et les héros du paganisme étaient souvent évoqués parmi nous !

Louis Ménard, qui était un humaniste plutôt qu'un alexandrin, faisait de ces appels au passé comme une sorte d'incantation mélodieuse et sacrée. La mort l'a endormi à son tour. Mais son œuvre et son rêve, longuement et passionnément imprégnés de l'immortelle beauté des symboles et des légendes de l'hellénisme, survivront dans l'admiration des poètes, des artistes et des penseurs.

En vous remerciant de m'avoir fourni l'occasion d'apporter mon hommage à ce grand esprit, à ce noble écrivain dont vous avez raison d'honorer pieusement la mémoire, je vous prie, Monsieur et cher confrère, d'agréer l'expression de mes sentiments cordiaux et dévoués.

Philippe DUFOUR.

LETTRE DE M. CAMILLE MAUCLAIR

Mon cher confrère,

Vous me demandez une opinion sur Louis Ménard.

Je pense qu'il a été un homme admirable, sage, profond, d'une distinction de pensée et de caractère qui l'élèveront dans toute conscience d'idéologue et d'artiste à la dignité d'un maître, et lui vaudront notre estime, au même titre qu'à Stéphane Mallarmé, par exemple ; les *Rêveries d'un païen mystique* ont été les filles jumelles de ces deux esprits et de ces deux âmes. Et c'est par l'âme, par l'idéalité native, que Louis Ménard s'impose à nous.

Il a influé profondément sur une série d'esprits divers, France, Barrès, quelques poètes. Ses livres sont très beaux. Mais c'est surtout le rayonnement moral de belles existences qui fait du bien et compte dans l'humanité. Une fois de plus la profession d'écrivain a été honorée, des laideurs ont été rachetées ; la

suprématie de l'art silencieux, sincère, pauvre et saint a été affirmée par Louis Ménard : leçon muette et douce, exemple de clarté, une telle œuvre, une telle vie commandent le souvenir ému et la persévérance précise et joyeusement calme dans une absolue intégrité littéraire et morale.

Bien cordialement à vous.

Camille MAUCLAIR.

LETTRE DE M. EMILE BLEMONT

Monsieur,

J'ai connu Louis Ménard, et je n'ai pas éprouvé moins de sympathie pour l'homme que d'admiration pour l'écrivain.

L'homme et le poète, le poète et le penseur étaient, du reste, essentiellement et indissolublement unis dans sa noble personnalité. Ce qui m'a semblé le plus original en lui, ce qui m'a le plus frappé, c'est précisément cette solidarité intime, cette pénétration profonde entre les diverses parties de son être, si simple, si peu prétentieux et d'un si haut désintéressement.

En vérité, son âme offrait le même genre de beauté que les plus purs chefs-d'œuvre de la statuaire antique, beauté faite de justesse et pour ainsi dire de logique exquise dans les proportions, de puissant et gracieux équilibre, en un mot, de parfaite harmonie.

Il était panthéiste comme il était républi-

cain, par amour pour le libre arbitre et la justice, par aversion contre toute servitude et toute iniquité.

S'il s'est qualifié de *païen mystique*, c'est qu'il refusait invinciblement de croire aux dogmes faux d'une religion stérilisante, à la prédestination sans pitié, aux supplices éternels des innocents, aux fatalités sombres sous lesquelles une foi aveugle veut écraser la nature et la vie ; c'est qu'il revendiquait pour l'humanité le droit et le devoir de refleurir à ciel ouvert, toujours plus généreuse, toujours plus belle, à chaque retour du printemps sacré, à chaque renouveau de l'éternel et sublime idéal.

Votre bien dévoué.

Emile BLÉMONT.

LETTRE DE MAURICE BOUCHOR

Monsieur et cher confrère,

J'admire profondément l'œuvre de Louis Ménard, et je regrette que ni ma compétence, ni les instants trop courts dont je dispose, ne me permettent de l'apprécier. A côté de très grands écrivains que saluent les clameurs de la foule, il y en a d'autres, aussi rares, aussi précieux, qui furent des initiateurs trop souvent méconnus, et plus savoureux peut-être, pour ceux qui savent les goûter. Mon sentiment est que Louis Ménard fut de ceux-là. Il serait à souhaiter que son action discrète se fît sentir sur un grand nombre d'esprits, qu'il y eût beaucoup d'âmes religieuses comme la sienne, de libres penseurs comme lui.

Excusez, mon cher confrère, la pauvreté et la brièveté de ces notes et ce retard que j'ai mis, bien malgré moi, à vous les envoyer, mon temps ne m'appartient que bien peu.

Croyez, je vous prie, à mes meilleurs sentiments.

Maurice BOUCHOR.

TABLE

TABLE

Lettre-Préface à Maurice Barrès..... I A XLIV

LE TOMBEAU DE LOUIS MÉNARD. — AVERTISSEMENT. 1 à 5

Lettre de M. WALLON, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres..... 7

Lettre de M. MARCELIN BERTHELOT, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, membre de l'Académie française..... 9

Lettre de M. FRÉDÉRIC PASSY, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques..... 11

Lettre de M. GÉROME, de l'Académie des Beaux-Arts..... 15

Lettre de M. RENOUVIER, de l'Académie des Sciences morales et politiques..... 17

Lettre de M. F. PILLON..... 19

Entretiens avec M. DE HÉRÉDIA, de l'Académie française..... 21

Lettre de M. MAURICE BARRÈS..... 33

Lettre de M. PIERRE QUILLARD..... 39

Lettre de M. JULES LEMAITRE, de l'Académie française..... 43

Lettre de M. PAUL BOURGET, de l'Académie française..... 47

Lettre de M. CHARLES LE GOFFIC..... 49

Lettre de M. Alfred Croiset, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres..... 51

Lettre de M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie française, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres..... 53

Lettre de M. Henry Houssaye, de l'Académie française..... 55

Lettre de M. Eugène Ledrain..... 57

Lettre de M. Albert Vandal, de l'Académie française..... 69

Lettre de M. Gaston Paris, de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres..... 71

Lettre de M. Henri Chantavoine..... 73

Lettre de M. Jules Claretie, de l'Académie française..... 75

Lettre de M. E. Melchior de Vogué, de l'Académie française..... 77

Lettre de M. Albert Sorel, de l'Académie française et de l'Académie des Sciences morales... 83

Lettre de Madame Jean Bertheroy..... 85

Lettre de Madame Juliette Adam..... 89

Lettre de M. Jacques Bainville..... 93

Lettre de M. Huysmans 67

Lettre de M. Frédéric Plessis..... 99

Lettre de M. Pierre de Nolhac..... 101

Lettre de M. François Coppée, de l'Académie française 103

Lettre de M. le vicomte de Guerne 105

Poésie de M. Albert Mérat 113
Lettre de M. Léon Barracand 115
Lettre de M. Edmond Haraucourt 121
Lettre de M. Jules Breton, de l'Académie des Beaux-Arts 123
Sonnet de M. Léonce Depont 125
Lettre de M. Pierre Louys 127
Lettre de M. G. Perrot, directeur de l'Ecole Normale supérieure, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres 129
Essai sur Louis Ménard, par M. le comte Robert de Montesquiou 133
Lettre de M. Henri de Régnier 157
Lettre de M. Fernand Gregh 159
Lettre de M. L. Marillier 161
Lettre de M. A. F. Hérold 171
Lettre de M. Maurice Spronck 173
Lettre de M. J. S. Barès, directeur de la *Réforme Ortografique* 175
Lettre de M. Francis Viélé-Griffin 183
Lettre de M. Edmond Pilon 185
Lettre de M. Philippe Dufour 189
Lettre de M. Camille Mauclair 203
Lettre de M. Emile Blémont 205
Lettre de M. Maurice Bouchor 207

PARIS. — IMPRIMERIE P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE

PUBLICATIONS
DE LA LIBRAIRIE CHAMPION

FRANCE (Anatole). — **L'Elvire de Lamartine.** *Notes sur J. et Mme Charles.* In-12 avec fac-simile . . . . . **5** fr.

FUNCK-BRENTANO (Frantz). — **Les Origines de la guerre de Cent ans.** *Philippe-le-Bel en Flandre.* Gr. in-8° . . . . . **15** fr.

HANOTAUX (Gabriel). — **Origines de l'institution des Intendants des Provinces,** d'après des documents inédits. In-8°. . . . **7 50**

LA TRÉMOILLE (duc de). — **Mes parents.** *Souvenirs de la Révolution.* In-fol., avec portraits . . . . . **50** fr.

LE BRAZ (Anatole) — **Vieilles histoires du pays breton.** In-12. . . . . **4** fr.

LEVALLOIS (Jules). — *Un précurseur :* **Sénancourt,** *d'après des documents inédits.* In-8° avec portrait . . . . . **5** fr.

LUCE (Siméon). — **Jeanne d'Arc à Domrémy,** *recherches critiques sur les origines de la mission de la Pucelle, accompagnées de pièces justificatives.* Gr. in-8° (*presque épuisé*). **15** fr.

MAULVAULT. — **Répertoire des hommes et des choses de Port-Royal.** In-8° . . . **6** fr.

MAURRAS (Charles). — **Trois idées politiques: Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve.** In-12 . . . . . **2 50**

MISTRAL (Frédéric). — **Lou Trésor dou félibrige.** *Dictionnaire Provençal-Français, embrassant les divers dialectes de la langue d'Oc,* 2 vol. in-4° . . . . . **120** fr.